

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 30.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, à la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 22 JUILLET 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

## LA POLITIQUE

Sir John, sir Charles Tupper et l'hon. J. C. Pope s'en vont en Angleterre pour régler, dit-on, l'entreprise de la construction du chemin du Pacifique par des capitalistes anglais. Ceux-ci qui hésitaient encore l'an dernier, n'hésiteraient plus, d'après la rumeur, à présent qu'ils ont vu avec quelle résolution l'immense majorité de la Chambre des Communes a ratifiée la politique du gouvernement à la dernière session. On comprend maintenant la tactique de sir John, insistant pour que les Chambres sanctionnassent hardiment tout son programme. Cet endossement courageux, qui engageait le pays et ses destinées, ne pouvait manquer de produire de l'effet par delà les mers.

Ce fut toujours la politique du parti conservateur de confier l'entreprise du Pacifique à des compagnies, au lieu d'en charger l'État. Sir Hugh Allan, à l'origine, s'en était chargé pour un prix très modique. La chute du ministère Macdonald-Cartier fit échouer le plan en 1873, lorsque le gouvernement venait de s'engager envers la Colombie à construire le chemin. M. Mackenzie, lié par cet engagement, et ne voulant pas ou ne trouvant pas d'entrepreneurs privés, assura au compte du gouvernement toute l'entreprise. On sait ce qui arriva. Deux ans après, les trente millions demandés par sir Hugh Allan étaient déjà dépensés, la voie était à peine commencée. Les particuliers se tirent toujours mieux que les gouvernements de ces sortes d'affaires.

Les chefs conservateurs, revenus au pouvoir à la fin de 1878, durent prendre les choses dans l'état où ils les trouvèrent. Ils s'engagèrent dans l'entreprise résolument, affirmant leur confiance dans le succès. Mais, tout le temps, ils s'occupaient de revenir à l'idée première et de délivrer l'État de ce fardeau. Ils seraient maintenant à la veille de réussir. Ils auront tiré le pays d'une situation difficile, et leurs démarches vont être suivies avec un vif intérêt.

Il y a un point qui intéresse tout particulièrement la province de Québec dans le plan qu'on prête aux capitalistes anglais. Ils se proposeraient d'acquiescer plus tard le chemin du Canada-Central et le chemin de fer du Nord, sans lesquels leur ligne, au lieu d'aller d'un océan à l'autre, s'arrêterait à Nipissing, à cinq cents lieues de l'Atlantique. C'est ce que l'on verra bien.

Les journaux ont publié le détail des négociations de l'emprunt-Wurtele en même temps que le gouvernement en proposait la ratification à la Chambre. M. Chapleau s'est sagement rangé à l'idée des capitalistes français, relativement au mode d'amortissement. Cet amortissement sera payé par versements annuels aux créanciers avec l'intérêt, au lieu de constituer un fonds permanent sous la garde de l'État comme par le passé, et toute la dette sera éteinte en trente-neuf ans. Ce système, nouveau pour nous, est plus en faveur auprès des prêteurs européens, et son adoption par notre gouvernement augmentera leur confiance et leur sécurité. M. Joubens a insisté sur ce point dans sa lettre conclusive à M. Wurtele, qui n'est pas seulement une lettre d'affaires, mais une

lettre d'ami et de compatriote. Le banquier parisien fait un peu de l'emprunt une question de sentiment. Il désire vivement voir renouer des relations d'affaires entre la France et son ancienne colonie et affirme que son sentiment sera partagé par toute la *démocratie de capitalistes* qui constitue le peuple français. Il ne faut pas s'étonner de cette sympathie si spontanée et généreuse. Les capitaux français ne ressemblent pas aux capitaux ordinaires. Ils sont susceptibles de subir l'influence des sentiments: ils font mentir le proverbe que les capitaux, comme les corporations, n'ont pas d'âme. Les Français, comme individus et comme peuple, sont toujours prêts à répandre leur sang ou leur argent pour ce qu'ils considèrent comme une bonne cause; ce qui n'est nullement incompatible avec les qualités d'hommes d'affaires qu'ils possèdent au plus haut degré. Cette fois, leur cœur et leur intérêt sont d'accord, puisqu'en nous prêtant ils font un bon placement tout en rendant service à des compatriotes.

On s'accorde à reconnaître que cet excellent résultat est dû, pour une bonne part, aux bons offices de M. le consul Lefebvre. C'est à lui que nous devons, en partie, cette reprise de rapports avec la France, qui peut être pour notre pays le commencement d'une ère nouvelle. C'est un peu grâce à lui que nous allons recevoir le concours de l'industrie française, si forte et si puissante, pour féconder nos ressources et accroître notre richesse. Pour cela, M. Lefebvre a droit à notre reconnaissance. L'émigration qu'il désire nous amener est saine, nous n'avons pas à la redouter, comme celle que la France de 1871 nous envoyait au commencement de cette décennie; c'est l'émigration des capitaux et des industriels, qui nous vaudra ce que l'annexion aux États-Unis nous aurait peut-être procuré, l'exploitation de nos ressources, mais par des capitaux et des bras nationaux et non par des étrangers dominateurs.

Nous avons eu à ferrailier dans ces colonnes mêmes avec M. Lefebvre, à propos de questions d'intérêt moindre, et nous avons pu avoir à nous plaindre personnellement. Aussi n'en sommes-nous que plus à l'aise pour lui rendre ce témoignage en cette circonstance et lui transmettre l'expression de la reconnaissance publique pour autant que nous pouvons en être l'écho.

Quelques journaux anglais ont trouvé insuffisante la somme de \$10,000 allouée cette année par le gouvernement local pour les fins de l'immigration.

C'est cette même allocation que l'opposition a déclarée trop forte et sur laquelle elle a proposé deux votes de non-confiance.

Nos confrères anglais n'ont pas fait de reproche au cabinet à ce sujet. Ils se sont bornés à regretter que les finances de la province ne permettent pas de faire plus. Ils comprennent la position, et ne doutent que, sans les embarras où il se trouve, le gouvernement eût consacré plus d'argent à cette fin; il est si gêné qu'il lui faut réduire sur des services plus importants encore.

Quelques députés voulaient qu'on supprimât entièrement le crédit de l'immigration. Le gouvernement n'a pas voulu se rendre à leur avis, et il a maintenu l'item

en déclarant qu'il regrettrait même de le présenter aussi réduit.

Ce n'est pas que la majorité française de la province soit le moins du monde intéressée dans l'affaire, et nos concitoyens anglais ne doivent pas perdre ce fait de vue. Nous ne souhaitons d'immigration que sous forme de repatriement de nos compatriotes émigrés aux États-Unis. De la France, qui est le seul pays où notre élément pourrait se recruter, nous n'avons pu obtenir une émigration satisfaisante lorsque nous avons tenté la chose après la guerre franco-prussienne, et nous avons maintenant renoncé à l'idée. Nous sommes aussi désintéressés comme race de toute politique d'immigration à Québec qu'à Ottawa, où nous contribuons cependant, sans songer à nous plaindre, pour notre part aux frais de cette politique. Les émigrants que les fonds votés par la législature pourraient attirer ne sauraient, comme ceux que le gouvernement fédéral amène, venir que des îles britanniques, et renforcer l'élément anglais qu'on reproche à l'hon. M. Mercier d'avoir traité d'étranger lors du vote sur les \$70,000. Nos concitoyens anglais doivent donc rendre cette justice au gouvernement, de reconnaître que s'il a tenu bon en cette circonstance contre les assauts qui lui ont été livrés, c'est pour eux et uniquement pour eux.

A. GÉLINAS.

## L'UNION COMMERCIALE AVEC LES ÉTATS-UNIS

M. Dubuque, l'auteur de la correspondance qui suit, est un jeune avocat de Fall River. C'est le seul avocat Canadien-français établi dans la Nouvelle-Angleterre.

Personne ne désire plus que les Canadiens des États-Unis la réalisation de ce beau projet. Je dis beau, mais je devrais ajouter utile et plein de promesses. Au point de vue économique, il est difficile de voir la nécessité d'une barrière qui entrave le commerce entre les États-Unis et le Canada.

Beaucoup de produits canadiens moisissent dans les greniers ou se vendent à des prix modiques, quand une politique sage et éclairée pourrait rapporter de beaux profits aux producteurs canadiens.

Nous avons, par exemple, aux États-Unis, un grand nombre de négociants canadiens qui s'occupent du commerce de grains et bestiaux, qui attendent avec anxiété le jour où il leur sera permis de rentrer en relations avec leurs frères du pays. Il a déjà été question même de présenter une requête aux autorités canadiennes afin d'effectuer un traité qui permettrait aux deux pays voisins d'ouvrir leurs marchés réciproquement, et de faire disparaître la ligne internationale pour le commerce.

Une entente de ce genre serait une indemnité en faveur du Canada contre l'immigration que les États-Unis ont attirée. Ce serait une revanche pacifique, profitable et légitime.

La juxtaposition des deux pays demande un état de choses différent de celui qui existe.

L'industrie canadienne ne saurait trouver de meilleur auxiliaire. Le contact des deux peuples, l'activité du yankee, le labeur de l'artisan canadien, produiraient des résultats avantageux.

Le mouvement encouragerait même le rapatriement. Plusieurs négociants ouvrirait des entrepôts dans les campagnes. Les céréales se vendraient facilement.

Tous les produits de la terre recevraient leurs justes valeurs.

L'agriculture aurait plus d'encouragement.

Tout semble demander une union commerciale. La prospérité en sera le résultat naturel.

N.-O. DUBUCQ.

Fall River, 13 juillet 1880.

### L'ATHÉNÉE

M. Benjamin Sulte a parfaitement raison. Ce n'est pas tant la chose qui est ridicule dans l'Académie de M. Tardivel que le nom. C'est bien ce que j'ai prétendu. Ayons une institution littéraire et appelons-la du nom d'Athénée ou de tout autre nom, mais n'allons pas nous exposer à la moquerie avec ce titre pompeux d'Académie. Il ne peut y avoir qu'une Académie française. C'est en voulant singer l'empire français que l'empire de Soulouque a prêté le flanc au ridicule.

Et puis, M. Sulte admettra bien qu'il est allé avec son plan d'Académie plus loin que la commission des lettres avec son projet de société littéraire. Il n'a pas été question, à la commission, de donner à cette société la mission de créer des mots ni d'en admettre dans la langue, c'est-à-dire de faire concurrence à l'Académie française, comme le voulait M. Sulte. Les fonctions de l'Athénée canadien seront plus modestes, et c'est précisément ce qu'on a voulu faire comprendre en proposant comme modèle l'Athénée louisianais, qui n'a jamais eu la prétention de collaborer au dictionnaire.

A. GÉLINAS.

### CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 17 juillet 1880.

Il existe à l'Est de New-York une plage charmante pour les baigneurs, qui rivalise avec ce que l'Europe a de plus riche et de plus aristocratique dans ce genre, je veux parler de Coney-Island et d'autres localités avoisinantes, qui ont le privilège, chaque été, d'attirer les classes aisées de la grande ville, le vrai monde, le demi-monde, et surtout les *lovers* accompagnés de leurs belles.

L'étranger qui, pour la première fois, passe un dimanche dans ces parages, ne peut en croire ses yeux, marche d'étonnements en étonnements, et finalement en demeuré épaté.

Dans le premier moment de surprise, l'infortuné peut se croire à la foire de Nevogorod, ou sur une voiture de masques dans le Corso, à Rome, et même au Trocadero pendant une grande fête populaire; mais en y réfléchissant bien, il peut se figurer être en promenade dans un vaste hospice d'aliénés, tant le spectacle qu'il a sous les yeux est rempli de contradictions et d'agréables folies.

L'aspect de cet immense rivage et de ces îles, où le plaisir est la seule loi, ne peut être aisément défini. Il y a là des centaines d'hôtels et de villas où les différents genres d'architecture de tous les siècles et de tous les peuples se trouvent confondus. Voyez ce palais avec ses coupes byzantines; il serait magnifique si le reste de la façade n'appartenait au style grec le plus pur.

Voilà un autre édifice gothique qui fait le plus bel effet au bord de la mer, mais tout mon plaisir est gâté parce que je découvre à l'entrée deux affreux sphynx suivis d'autres monstres égyptiens. Cette verandah indienne me séduit au premier coup d'œil, on ne peut rien imaginer de plus gracieux sous ce soleil ardent; mais quand je m'aperçois qu'elle est soutenue par des colonnes d'un temple mexicain, mon enthousiasme se refroidit subitement. Il en est de même de cette payade chinoise qui

s'est permise, l'insolente! de se coiffer avec des fleches de cathédrales.

C'est tout simplement absurde!

Alors éperdu, ahuri, le regard se fatigue et se perd à parcourir ces contes des mille et une nuits matérialisés. La divagation des sens est arrivée à son comble; on embrasse, d'un œil hébété, des centaines de siècles et de lieues: Venise fait un plongeon dans le Bosphore; Séville, coiffé d'un tambour de basque, minaude avec l'incommensurable Pékin, pendant que la vieille Athènes se compromet gravement avec un monument romain.

On n'a jamais vu et on ne verra jamais rien de plus incroyable, de plus horrible et de plus beau!

\* \* \*

Si dans ce pays singulier les personnes, les monuments et jusqu'aux vagues de la mer semblent frappés de vertige il ne faut en accuser que la température tropicale dont nous subissons les effets meurtriers.

Pour échapper au brûlant aquilon chacun vit aussi longtemps qu'il peut dans l'eau salée.

Je connais un chroniqueur du *Sun* qui y passe toutes ses journées: c'est là qu'il fait de la copie pour son journal.

Le lieu peut paraître singulier, mais tout bien considéré, je pense qu'un reporter est on ne peut mieux posté pour surprendre les secrets que les politiciens en se baignant laissent tomber à l'eau, sans le vouloir.

Ce n'est cependant pas un secret de ce genre que j'ai surpris hier en faisant ma coupe devant Manhattan Beach Hôtel; par la chaleur qu'il fait une histoire nautique est bien préférable parce qu'on peut la raconter..... à la nage.

#### LE DUEL EN PLEINE MER

J'étais assez loin du rivage, le vent d'ouest me poussait tout doucement du côté de la pleine mer et pour me reposer je faisais la planche. Goldmouth, un reporter du *Graphic* qui écrit ses articles assis sur une vague, apparaît tout à coup devant moi, comme un requin à la recherche de son épouse; je lui trouvais un faux air de Neptune, et cherchais machinalement où était son trident, il n'avait que deux revolvers chargés à la main. Je restai pétrifié.

—Il faut que vous veniez avec moi, j'ai besoin de vous, me dit-il d'une voix altérée.

—Grand Dieu! que s'est-il passé et que voulez-vous de moi?

—Deux gentlemen un peu excentriques ont résolu de se battre en pleine mer, au revolver; j'ai compté sur vous pour être un de leurs témoins.

—Sapristi! vous me coupez l'appétit!

—Est-ce que vous refusez?

—Pas le moins du monde; mais pourquoi choisir les vagues de l'Océan pour se battre au pistolet.

—C'est pour dépister la police.

—Avons-nous au moins un médecin?

—J'y ai pensé: c'est un requin, je crois que nous pouvons compter sur sa discrétion... tenez, voilà une ceinture de sauvetage, et suivez-moi ajouta Goldmouth, dont le langage me faisait frémir.

—Où sont les combattants? lui dis-je.

—A deux brasses de vous, là, derrière cette vague; tenez, portez ce revolver à celui qui est vêtu de rouge; prenez garde aux flots, tenez l'arme haute pour qu'elle ne se mouille pas. Je vais en faire autant pour son adversaire.

J'exécutai ce qui m'avait été prescrit et je revins près de mon étrange camarade.

Pendant que les deux combattants s'avançaient l'un contre l'autre et allaient se prendre réciproquement pour des canards, j'interrogeais Goldmouth sur le motif qui poussait ces insensés à une pareille extrémité.

—C'est Rosita, la danseuse espagnole, qui en est la cause, me dit-il, l'un soutient qu'elle est brune et l'autre prétend qu'elle a toujours été blonde.

Peut-être qu'il était trop tard! mais, n'écoutez que mon courage, je m'élançai entre les deux assaillants et je m'écriai d'une voix de stentor:

—Gentlemen! ne jouez plus du revol-

ver, je vais vous expliquer la raison par laquelle vous n'êtes pas ennemis.

Les duellistes cessèrent le feu—heureusement que leurs balles jusque là n'avaient troué que les vagues.

—Vous avez raison tous les deux, continuai-je, Rosita est tour à tour blonde ou brune, selon son caprice; car elle use du *colorific color-hairs* pour se teindre les cheveux.

Un éclat de rire homérique accueillit mes paroles!

Une heure après, nous déjeunions ensemble à l'hôtel.

Fort heureusement et encore plus à propos, Rosita passa en ce moment devant nous. Jugez de notre joie et de notre stupefaction: la danseuse espagnole, ce jour-là, avait les cheveux rouges!

ANTHONY RALPH.

### ÉCHOS

Simple question à l'adresse du *Canadian*.

Notre confrère québécois voudrait-il nous dire pourquoi il prend le soin de s'intituler dans son affiche *journal français*. Est-ce pour expliquer que MM. Tarte et Tardivel n'écrivent pas en iroquois?

\* \* \*

L'argent est assez abondant cet été dans nos campagnes. Les prêteurs le constatent et s'en plaignent. Nos cultivateurs de la rive nord, surtout, ont éculé plus facilement leurs produits. On paie les dettes des années de crises, et les propriétés se dégrèvent. Le crédit foncier franco-canadien achèvera de dissiper la gêne en faisant baisser l'intérêt; et une fois les campagnes rendues à l'aisance, les villes, le commerce et l'industrie ne tarderont pas à se mettre au niveau.

\* \* \*

Voilà maintenant M. Tardivel qui renie l'Académie canadienne. Il se défend d'en être le père, quant à lui, et rejette toute la responsabilité sur M. Sulte. Celui-ci, de son côté, déclare n'avoir plus rien à faire avec le projet, et se prononce pour l'Athénée. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Versons un pleur sur le fantôme évanoui de l'Académie.

Mais, avant de finir, il est bon de faire à chacun sa part *quoque suum*. Quoiqu'en dise M. Tardivel, c'est bien lui qui a le premier émis l'idée de l'Académie. Qu'il se relise, et il verra que nous sommes plus près de l'exactitude que lui. Le premier article de M. Sulte sur le sujet commençait même par une apostrophe à l'aristarque de Québec.

\* \* \*

L'*Evénement* s'est joint aux journaux qui demandent, pour l'hon. M. Langevin, chef du Bas-Canada, une distinction au moins égale à celle que les chefs des autres provinces ont reçu, l'an dernier, du gouvernement impérial. Le *Chronicle* et d'autres feuilles de l'opposition, considèrent qu'il faut oublier les divergences intestines dans le cas actuel, ont pris la même attitude. Les autorités de l'empire nous ont enseigné à nous placer à ce point de vue, en distribuant, comme elles l'ont fait, dans les deux partis, les honneurs qu'elles avaient à conférer. A Windsor, nous ne sommes plus ni conservateurs ni libéraux, mais Canadiens, et présentement, en élevant M. Langevin à la dignité de chevalier ou de baronnet, comme sir John et sir Georges Cartier l'ont été, c'est tout le Canada français, sans distinction de couleurs politiques, qui serait honoré dans la personne du premier de ses enfants.

Nous n'avons aucun doute que l'hon. M. Masson, momentanément retiré de l'arène, viendrait de pair avec son ex-colleague dans une nouvelle distribution de titres.

\* \* \*

Ce que nous disions dans notre dernier numéro au sujet de l'espèce de reconnaissance de notre qualité de Français qu'avait dû comporter l'acte de l'Académie

française couronnant M. Fréchette, était exact. Une lettre du secrétaire de l'Académie à M. Fréchette a expliqué le fait. Les étrangers sont strictement exclus du concours aux prix en question, en vertu des clauses mêmes de la donation testamentaire faite par M. Monthyon. Conformément à cette règle, l'objection fut soulevée à propos de M. Fréchette, sujet anglais; mais, dit le secrétaire, on a considéré qu'elle ne devait pas tenir contre un Canadien-français, et l'Académie a été heureuse de la rejeter pour accueillir l'auteur des *Fleurs boréales*. La lettre explique en termes extrêmement flatteurs pour notre poète lauréat, que si cette considération a suffi pour lui ouvrir les portes du concours, ce n'est pas à elle mais au seul mérite de sa pièce qu'il doit son succès subséquent.

\* \* \*

Décidément, le gouvernement de Québec n'aurait pas grande chance d'ameurer dans la province beaucoup d'émigrants anglais ou écossais, le voulut-il ardemment et eût-il dix fois \$10,000 à consacrer à cet objet. Nous avons déjà fait allusion à l'un des délégués anglo-écossais venus ici l'an dernier, et qui, dans son rapport, déconseillait à ses compatriotes disposés à émigrer de s'établir dans le Bas-Canada, où se trouve un élément étranger. Les autres délégués ont tenu à peu près le même langage, chacun de leur côté. Ce concert de dépréciation n'est pas propre à encourager des émigrants, et nous laisse peu de chance d'en voir.

Au reste, les Anglais et Ecossais de la province eux-mêmes ne nous quittent-ils pas tous les premiers pour aller dans l'Ouest. Il y a tels cantons où ils ont disparu entièrement et où ils étaient nombreux. Nous ne les avons pas plus chassés que nous n'empêchons leurs frères de l'avis de venir, et si quelqu'un a dit: *Le Bas-Canada pour les Canadiens-français*, ce n'est pas l'un de nous qui a formulé ce dicton. Personne ne peut nous reprocher d'être inhospitalier. Il n'est pas jusqu'aux délégués susdits qui ne nous rendent eux-mêmes, malgré leur antipathie manifeste, le témoignage d'être "un peuple paisible et d'un commerce facile."

\* \* \*

La *Gazette de Montréal* s'est fâchée toute rouge parcequ'elle a entendu dire que certains de nos compatriotes considéraient qu'on ne pouvait être *vraiment canadien* (true canadian) sans être catholique. Elle aurait dû comprendre pourtant qu'il ne s'agissait que des Canadiens français.

Nous n'avons pu nous défaire entièrement de l'habitude de nous appeler tout bonnement Canadien depuis que ce nom, qui ne s'appliquait originellement qu'à ceux de notre race, embrasse tous les peuples de la Confédération. Cette appellation, que nos pères ont employée longtemps après la cession pour se distinguer des nouveaux venus anglais, nous l'avons conservée tout naturellement et comme sans nous en apercevoir. Nos concitoyens d'origine britannique n'ont jamais songé à s'en offenser avant ce jour, et ils auraient tort de commencer maintenant. Ils doivent nous concéder aussi que nous avons plus de droits au nom de Canadien que des gens naturalisés d'hier ou nés en dehors du pays, nous dont les familles sont ici depuis neuf ou dix générations. Ce pays est bien le nôtre, et ce nom, notre propriété, n'a pas cessé d'être à nous surtout, parcequ'il a été étendu à la moitié du continent. C'est notre patrimoine. Nous avons le droit de nous considérer Canadiens par excellence, et de considérer nos voisins de races différentes plutôt comme Canadiens d'adoption, puisqu'ils ne sont pas comme nous enfants du sol.

Quant aux distinctions religieuses, c'est notre prétention que la foi de nos pères fait partie de notre caractère national, et qu'elle en est inséparable, et cette prétention est respectable. Tous les peuples ont une religion, et le catholicisme est la nôtre. Il ne s'agit pas d'ostraciser tout ce qui n'est pas catholique, la *Gazette* le sait bien; mais de ne plus regarder comme étant à



SUR LA PLAGE



proprement parler de la famille canadienne-française ceux qui renieraient la religion de la patrie.

\* \*

Il nous arrive de Paris un premier écho de notre fête nationale. Le *Courrier du Soir*, qui suit nos affaires depuis quelque temps, depuis, croyons-nous, le dernier voyage de M. Fabre en Europe, a publié au sujet de la Saint-Jean-Baptiste de Québec un article des plus aimables, que nos confrères de la presse quotidienne ont déjà reproduit, et dont nous citerons un court extrait :

L'expansion des Canadiens-français, dit le journal parisien, nous paraît le plus curieux phénomène de l'histoire universelle, sans en excepter celle des Juifs. Ceux-ci jouissaient dès longtemps d'une civilisation avancée, avaient une religion à part, des principes exclusifs, ne se mariaient qu'entre eux. C'est ce qui les a conservés jusqu'au jour où ils ont été entamés par la liberté et l'égalité. Ces deux principes appliqués à leur race ont été meurtriers pour elle, et en France, où nous avons pris l'initiative de leur émancipation, ils ne seront bientôt que des Français, d'une religion différente de la masse, comme les protestants, mais sans traits ni caractère distincts. Tout, au contraire, a échoué contre le peuple canadien, imperceptible à l'époque de la conquête.

Cette comparaison de la multiplication de notre race avec celle du peuple hébreu n'est pas nouvelle. Elle est même naturellement à l'esprit de tous ceux qui ont suivi notre histoire depuis un siècle. En s'y arrêtant, on découvre aussi des enseignements à en tirer pour nous. C'est dans la persécution et dans la lutte que nous nous sommes développés ; c'est depuis que nous avons conquis la *liberté et l'égalité* que nous avons cessé d'augmenter comme groupe national et que l'émigration s'est mise à nous ravager.

Encore ici, si nous nous comparons avec les autres peuples à émigrants, nous trouvons que l'émigration a eu chez nous les mêmes résultats que chez eux. Le *Courrier du Soir* en fait la remarque, et il cite le Canada comme exemple du fait que la "population des pays à émigrants ne diminue jamais." L'Irlande seule, dit-il, fait exception à cette règle. C'est que les peuples à émigrants sont presque toujours des peuples prolifiques. Ils sont comme les familles trop nombreuses qui ne s'affaiblissent pas en perdant de leurs membres. L'émigration n'a pas empêché notre population restée au pays de s'accroître, bien que dans des proportions moindres qu'autrefois.

A. GÉLINAS.

## A NOS COMPATRIOTES DES ÉTAAS-UNIS

Notre agent, M. E. Stevens, se prépare à visiter les places suivantes :

West Bolyston	Willmantic
Oakdale	Quidnic
Rochdale	Watick
North Brookfield	Hudson, N.-Y.
West Warren	Pittsfield
Oxford Plain	South Adams
Webster	North Adams
Southbridge	Williamstown
North Groenosedale	Troy
Putnam	Cohoes
Danielsonville	Glen's Falls
Wauregan	Whitehall
Jewitt City	Rutland
Taftville	Vergennes
Oakum	Burlington
Baltic	St-Albans
	Montréal.

## Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fbrifuge, un tonique et un altérant ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir modéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. — Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada, S. LACHANCE, Pharmacien, 646, rue Ste-Catherine Montréal.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

La question de l'amnistie et l'expulsion des jésuites ont vivement agité l'opinion publique en France et provoqué des commentaires dans l'Europe entière.

Pendant qu'on chassait les jésuites de la France on y faisait entrer les communistes ; étrange coïncidence ! C'est M. Gambetta qui a achevé de décider la Chambre des députés à voter l'amnistie, par un discours vraiment remarquable qui a révélé sa force et son influence sur le parti républicain. Clémenceau, son rival, a été obligé d'admettre que Gambetta est l'homme de la situation, le maître de la France. Nous constatons sans approuver, car nous admirons le talent de Gambetta, mais nous le craignons à cause de ses opinions religieuses.

Le Sénat avait d'abord refusé de voter l'amnistie et on a craint un moment une crise ministérielle. Jules Simon et quelques autres républicains avaient voté avec les conservateurs, mais les deux Chambres ont fini par s'entendre, et l'amnistie a été votée. Rochefort et quelques autres communistes ont pu assister à la grande fête nationale de la France, le 14 juillet. On a fait une ovation au fameux pamphlétaire et son nouveau journal *l'Intransigeant* a été tiré à 250,000 exemplaires. C'est un joli commencement.

Pendant ce temps-là on exécutait les décrets portés contre les jésuites qu'on obligeait de quitter leurs maisons et de partir pour l'exil. Les journaux français racontent longuement comment les choses se sont passées. Les jésuites n'ont pas voulu sortir d'eux-mêmes, ils ont attendu qu'on forçât les portes de leurs cellules. Des milliers de personnes leur ont témoigné leurs sympathies, mais en certains endroits la populace les a insultés.

Le gouvernement aurait dû au moins leur faire un procès quelconque, prouver quelque chose contre eux. Il ne s'est pas même donné cette peine-là, et donne par conséquent raison à ceux qui l'accusent de persécution.

La question d'Orient se complique de nouveau. La Turquie refuse de se soumettre aux décisions de la conférence de Berlin et de livrer à la Grèce et au Montenegro les territoires qu'elle devait céder. On se demande si la guerre va sortir de cet autre nuage.

Une touchante anecdote de M. Jules Claretie, dans le *Livre*, cette intéressante et si utile revue bibliographique dirigée par M. Octave Uzanne.

Il s'agit d'un amoureux timide, qui, n'osant se déclarer, confie sa mission aux feuillets d'un volume prêté par l'objet de sa passion.

Le lendemain il alla chez Mme X.... Elle ne lui parla pas de billet. Il y retourna. Elle demeura là-dessus tout aussi muette. Il crut même remarquer chez elle une nuance de mécontentement. Jacques avait ce défaut superbe qui s'appelle la fierté. Il s'éloigna.... Quand il revint, Mme X.... s'était remariée et la pauvre femme n'avait pas été heureuse. A cinquante ans, elle se trouva de nouveau veuve, mais pauvre et très attristée. Le hasard, s'il y a un hasard, lui fit rencontrer mon vieil ami Jacques. Il la reconnut et les voilà redevenus bons amis comme autrefois. Amitié de courte durée. Mme X.... mourut. Mais en mourant, elle légua à celui qui avait passé plus d'une nuit à son chevet, ce qu'elle possédait encore de précieux : sa bibliothèque. Jacques la rangea pieusement chez lui, cette bibliothèque, et je le vis un matin arriver chez moi, les yeux rouges. Il avait soixante ans alors ; mais ce matin-là, il me parut plus vieux encore ; tout cassé....

Il tenait un livre à la main. — Mon ami, me dit-il, regardez à quoi tient le bonheur.

Il me tendait le livre qu'il avait rapporté, vingt ans auparavant, à Mme X.... La lettre, la pauvre lettre écrite jadis avec des battements de cœur, elle était là, elle y était toujours. Mme X.... ne l'avait pas décachée. Mme X.... ne l'avait pas trouvée. Elle ne l'avait pas vue.

Plusieurs journaux conservateurs protestent contre l'idée d'arracher à l'Angleterre des titres de noblesse pour l'hon. M. Langevin. Ils disent qu'il est des choses qui ne se demandent pas.

## M. CHALLEMEL-LACOUR

M. Challemel-Lacour, le nouvel ambassadeur français à Londres, est né à Avranches, en 1827. Figure longue, ovale, prétentieuse, encadrée d'une barbe grise, taillée en pointe, toujours vêtu de noir et très correct, tout en lui dénote le désir de passer pour quelqu'un et de paraître quelque chose.

Il a commencé par être professeur de philosophie en province. Arrêté après le coup d'Etat de 1851, et réfugié à l'étranger, il s'improvisa conférencier pour vivre. Puis, l'amnistie de 1859 lui permit de rentrer en France, et il se fit journaliste comme il s'était fait conférencier.

Son rôle politique ne date en réalité que de 1870, époque à laquelle le gouvernement de la Défense nationale l'envoya à Lyon en qualité de préfet. On n'a pas oublié la fameuse dépêche qu'il adressa à cette époque, au général Bressolles concernant l'enlèvement du drapeau rouge par les courageux mobiles bretons que commandait M. Carayon-Latour, dépêche qui se terminait par cette phrase :

"Faites-moi fusiller tous ces gens-là !"

Depuis ce temps, il est vrai, M. Challemel-Lacour s'est un peu radouci. De radical qu'il était ou qu'on le croyait, l'exprefet dictateur est entré dans l'opportunisme. Comme tant d'autres, il a mis une sourdine à ses opinions, il est devenu sénateur, il a été pendant plusieurs mois l'inspirateur de la *République française*, mais comme son tempérament l'entraînait parfois un peu loin, comme il ne se soumettait pas toujours aux volontés du maître, on se hâta de lui trouver un poste qui l'empêchât tout au moins d'être gênant, et on le nomma ambassadeur à Berne.

Tout chemin mène à Rome, disait-on autrefois. Il paraît que tout chemin mène aussi à Londres, puisque M. Challemel-Lacour a pris par la Suisse pour arriver en Angleterre.

## UNE ENTREVUE AVEC M. CHARLES BRADLAUGH

LES IDÉES DU FAMEUX ATHÉE

"Abolition du droit d'aînesse ; abolition du droit d'institution et de substitution pour personnes non-exécutantes ; suppression du droit de chasse ; obligation de cultiver toutes les terres qui peuvent donner quelque profit, et qu'on laisse incultes pour d'autres motifs qu'une raison d'utilité publique. En cas de contravention, le délinquant sera exproprié, et on lui donnera en paiement de sa propriété le revenu de vingt années, calculé sur la moyenne du revenu des sept années précédentes. Le paiement lui en sera fait en bons sur l'Etat, portant le même intérêt que les Consolidés et payables au porteur. La terre deviendra propriété de l'Etat ; elle sera donnée à des fermiers, à des conditions et pour une période de temps à déterminer suivant les conditions de la terre elle-même. Le prix du fermage sera appliqué par l'Etat au paiement des intérêts et à l'amortissement du capital.

"On donnera aux fermiers des garanties pour les améliorations qu'ils pourraient apporter à la terre. Les biens seront évalués pour faire une juste répartition de l'impôt. Il sera perçu de façon à peser plus lourdement sur les grands propriétaires. Ainsi, pour 500 acres, on fixera une taxe normale ; pour une seconde superficie de 5,000 acres, la taxe sera doublée ; de même pour une nouvelle superficie de 10,000 acres, jusqu'à 20,000 acres ; l'impôt sera fixe pour chaque 20,000 acres successives.

"Enfin, il n'y aura qu'une seule et même loi agraire pour la Grande-Bretagne et pour l'Irlande."

LE REPORTER.—Les grands propriétaires qui siègent à la Chambre des Communes s'opposeraient à l'application d'un programme comme le vôtre.

BRADLAUGH.—Ils n'y pourront rien. LE REPORTER.—Mais ils sont forts et

BRADLAUGH.—Au contraire, ils n'ont jamais été si faibles, qu'en ce moment ; plus le grand propriétaire est riche, plus faible il est. Il est impossible que l'état de choses actuel puisse continuer. Les grands propriétaires devront entendre raison.

LE REPORTER.—Il est peu probable qu'ils veuillent entendre raison, alors qu'il s'agit de leur spoliation, et encore moins qu'ils veuillent voter des lois qui les priveraient de leurs biens.

BRADLAUGH.—On votera néanmoins des lois non dans le parlement actuel, mais dans celui qui doit lui succéder et qui sera tout autrement constitué.

LE REPORTER.—Croyez-vous que ces changements importants viendront à se réaliser incessamment ?

BRADLAUGH.—Certainement. J'ai l'intention de vouer toute mon énergie à cette grande question, je la propagerai dans le pays par tous les moyens légaux. J'espère que les propriétaires entendront raison. Sinon, j'organiserai un meeting de 50,000 hommes sans travail, par exemple, à Jarrowon-Fyne. Il est certain que les puissants magnats territoriaux finiront par entendre raison, lorsqu'à peu de distance de leurs fenêtres retentiront ces 50,000 voix.

LE REPORTER.—Pensez-vous qu'une république s'établira un jour dans ce pays ?

BRADLAUGH.—D'après mon opinion, le pays verra s'établir non-seulement une république, mais plusieurs.—Dans la classe ouvrière environ 80 0/0 des citoyens sont favorables au régime républicain ; quant aux masses populaires, dont les sympathies ne se manifestent pas encore d'une manière active, elles adhéreront à la république une fois qu'elle sera un fait accompli. Douze heures avant la chute de Louis-Philippe, la majorité du peuple français était favorable à la monarchie, mais elle accepta tranquillement l'état de choses qui fut la conséquence de cette chute.

LE REPORTER.—Croyez-vous que la république une fois établie puisse se maintenir ?

BRADLAUGH.—Sans doute. LE REPORTER.—Mais les républiques ne sont généralement que des expériences bien douteuses dans des pays qui ont été continuellement soumis au régime monarchique.

BRADLAUGH.—La faute était à ceux qui dirigeaient le mouvement. Robespierre échoua, mais pourquoi ? Parce qu'il voulait appliquer à la France moderne le système de la Grèce antique. Nous ne commettrons pas cette faute. Tout en établissant la république, nous ne ferons que des bouleversements absolument nécessaires. Nous laisserons beaucoup de choses telles qu'elles sont et nous maintiendrons le mécanisme de l'Etat dans tout ce qui est consacré par l'usage. Nous marcherons en avant, mais sans faire un pas au-delà de ce qui sera vraiment nécessaire.

LE REPORTER.—Pensez-vous que la monarchie se maintienne en Angleterre ?

BRADLAUGH.—Non, je ne le pense pas. Sa fin est même prochaine. Elle ne sera pas renversée de vive force, mais par des moyens constitutionnels.

LE REPORTER.—Et que ferez-vous avec la famille royale ?

BRADLAUGH.—Oh ! qu'elle aille à ses affaires.

LE REPORTER.—Et ne leur donnerez-vous aucune compensation ?

BRADLAUGH.—Oh ! ils en ont assez !

LE REPORTER.—Et comment aura lieu la déposition de la royauté anglaise ?

BRADLAUGH.—Oh ! paisiblement, paisiblement. Mais si lord Randolph Churchill (et M. Bradlaugh sourit en prononçant le nom de ce gentilhomme) se met à la tête du mouvement antipopulaire, oh !

alors, il faudra avoir recours à des moyens rien moins que paisibles. On se souviendra que dans le débat qui eut lieu à la Chambre des Communes, lorsque M. Bradlaugh se présenta pour prêter le serment de fidélité, lord Randolph Churchill lut un passage de l'acte d'accusation de M. Bradlaugh contre la

maison de Brunswick, et le jeta avec un geste tragique contre le plancher, à l'exemple de M. Disraeli qui, il y a quelques années, en fit autant d'un ouvrage dont il venait de lire des extraits.—J'ai l'intention, poursuit M. Bradlaugh, de dédier à lord Randolph Churchill, le nouvel acte d'accusation que je prépare.

Ensuite M. Bradlaugh me communiqua son opinion sur la situation actuelle des partis dans le parlement, et il me dit que d'après lui les vieux partis égoïstes whig et tory étaient de fait morts. Le nouveau parti est le parti du progrès, dont la profession de foi est le bonheur de l'humanité. Il ne pense pas que lord Beaconsfield revienne jamais au pouvoir. Le gouvernement actuel se maintiendra peut-être pendant trois ans et celui qui le remplacera sera constitué d'une façon beaucoup plus démocratique. Il ne pense pas que le parlement actuel prenne l'initiative de bien grandes réformes. Dans la lutte prochaine, l'aristocratie et la classe des grands propriétaires se mettront en ligne de bataille contre la moyenne classe et la démocratie.

LE REPORTER.—Que pensez-vous de M. Gladstone et de lord Beaconsfield ?

BRADLAUGH.—J'ai la plus haute opinion de M. Gladstone et je le crois vraiment un grand homme. Il est, sous tous les rapports, supérieur à lord Beaconsfield. Je ne conteste pas le talent de ce dernier, mais il consiste à adapter les doctrines des autres aux circonstances politiques du moment. Comme homme d'Etat, il a peu ou point d'originalité !

J'aurais pu m'informer de l'opinion que professe M. Bradlaugh sur une foule d'autres questions d'intérêt général, si je n'avais craint de prolonger plus longtemps notre conversation et d'abuser ainsi de la courtoisie et de la considération dont il a fait preuve à mon égard, pendant cette longue entrevue.

X.

## L'AIR NATIONAL ANGLAIS

GOD SAVE THE KING

Sait-on que l'air national de l'Angleterre est d'origine française ?

Ouvrez les "Mémoires de la marquise de Créquy," vous y apprendrez la vérité vraie sur l'origine du *God save the king*. Toutes les fois que Louis XIV venait visiter la maison de Saint-Cyr, au moment où il entrait dans la chapelle et paraissait à la tribune, "tout le chœur des nobles demoiselles chantait à l'unison une sorte de motet, ou plutôt de cantique national et religieux dont les paroles étaient de la supérieure, Mme de Brinon, et la musique du fameux Lulli."

En voici les paroles :

Grand Dieu, sauvez le Roi !  
Grand Dieu, vengez le Roi !  
Vive le Roi !  
Que toujours glorieux  
Louis victorieux,  
Voye ses ennemis  
Toujours soumis.  
Grand Dieu, sauvez le Roi !  
Grand Dieu, vengez le Roi !  
Vive le Roi !

Mais comment ce chant est-il passé de France en Angleterre ? Le compositeur Haendel, étant venu faire une visite à la supérieure de Saint-Cyr, l'entend exécuter "par toutes ces belles voix de jeunes filles."

Il demanda aussitôt la permission de copier l'air et les paroles ; on la lui accorda, et, de retour en Angleterre, "il en fit hommage, moyennant finance," au roi George Ier de Hanovre, que l'on croit l'auteur.

C'est depuis cette époque que les Anglais l'ont adopté pour leur air national.

Les travailleurs.—Avant que de commencer vos ouvrages pénibles du printemps, après un hiver de repos, votre système a besoin d'être purifié et de se renforcer pour prévenir et guérir d'une attaque de fièvre ou d'autres maladies du printemps qui vous seraient préjudiciables pendant une saison d'ouvrages. Vous sauverez du temps, vous éviterez beaucoup de maladies et économiserez, si vous faites usage d'une bouteille des AMERS de FOUBLON dans votre famille durant ce mois. Ne différez pas. Voir une autre colonne.

## LA GUERRE DU PACIFIQUE

D'après une correspondance du Chili, les conditions de paix que le gouvernement chilien est disposé à accepter sont celles-ci : La Bolivie renoncera à tous droits sur Atacama jusqu'au Loa, qui deviendrait la ligne frontière entre le Chili et le Pérou. Cette dernière puissance paierait une indemnité de guerre de \$200,000,000, et le Chili retiendrait le district de Tarapaca en garantie du paiement.

Le gouvernement péruvien a rendu des décrets privant l'ex-président Prado de ses droits de citoyen, et le condamnant à la dégradation militaire, à raison de sa conduite ignominieuse pendant la campagne contre le Chili et de sa fuite de son pays ; dégradant les officiers qui étaient à Iquique lors du débarquement des Chiliens, pour s'être fait délivrer des passeports comme non belligérants par les consuls étrangers ; enfin, dégradant les consuls Manuel Velarde, Manuel Prado et Manuel Ortez, pour leur lâcheté à la bataille de San Francisco.

## UNE ANCIENNE PROPHÉTIE

A propos des anciennes colonies françaises de l'Amérique du Nord, on lit dans un journal français :

Les hommes que la France envoyait dans ces stations lointaines, souvent sans espoir de retour, étaient solidement trempés, dignes en tout de la mère-patrie. Cartier, Frontenac, Montcalm, ont laissé au Canada une renommée impérissable, et dans la Louisiane, Cavalier de LaSalle, découvreur du Mississipi, où sur les grands lacs le Père Marquette.

D'autres, dans un rang plus modeste inconnus jusqu'aujourd'hui, donnaient par instants la preuve dans ces régions alors presque dépourvues de tout, d'un esprit de pénétration des plus rares et de visées politiques supérieures. Veut-on, par exemple, savoir comment Degoutin, trésorier du roy en Acadie, dans un mémoire encore inédit sur le Canada et la Nouvelle-Angleterre, écrit en 1710, juge la situation respective de la France et de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord ? Qu'on lise les lignes suivantes, véritablement prophétiques :

"Le Canada, ayant les sauvages contre lui, gagnés par les présents des Anglais, se soutiendra avec peine. Ces vastes provinces ne faisant plus d'obstacle à la Nouvelle-Angleterre, elle deviendra infiniment plus puissante, et ne faisant plus qu'un même continent et une suite de terres, de l'île de Terre-Neuve jusqu'à la Floride, la vieille Angleterre ne s'imaginera pas que ces diverses provinces se réuniront et, secouant le joug de la monarchie, s'érigeront en démocratie. Une bonne tête fera éclorre ce dessin."

Cette bonne tête, annoncée par notre prévoyant compatriote, devait être Washington, qui alors n'était pas encore né.

## LA VIE D'ARTISTE

Aux poètes, aux artistes, aux littérateurs, à tous ceux qui ont besoin de courage pour travailler, nous conseillons de lire l'admirable écrit qui suit :

Hier, j'ai fait la connaissance du jeune sculpteur, M. Suchetet, qui a remporté le Prix du Salon, c'est-à-dire quatre mille livres de rentes pendant trois ans, sans compter que, selon toutes les probabilités, l'Etat lui commandera le marbre de *Biblis*. M. Suchetet partira au mois de janvier pour l'Italie. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, doux, timide, portant encore écrite dans sa physiologie malade, la fièvre typhoïde dont il relève à peine.

M. Suchetet est Champenois ; son histoire est celle de tous les jeunes artistes qui s'élancent dans la carrière sans ressources. Comment vivent-ils pendant les longues années qui s'écoulent entre le premier début et le premier succès ? Eux-mêmes seraient embarrassés de le dire. Quand on sort de ces longs jours de privations, on ne se souvient pas plus des détails que des divagations pendant le délire. La misère a ses fièvres comme toutes les maladies ; avec les hallucinations disparaît le souvenir. De ma vie, je dois l'avouer, ma carrière ne m'a procuré de plus douce satisfaction que celle qui m'est venue hier de la visite de M. Suchetet. On ne tient pas pendant vingt ans une plume dans le journal le plus répandu de Paris, sans qu'on se blase sur les incidents quotidiens de la vie : les banales visites

de remerciements nous deviennent indifférentes autant que les dénigrement des mécontents.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je me suis trouvé hier en présence d'une nature d'artiste primésautière, attendrie sans afféterie, et me racontant avec la simplicité la plus exquise l'histoire de ses terribles luttes, le tout sans emphase, sans préparation et avec une sincérité dont on jugera. Le vaillant garçon semblait profondément ému du changement qui, depuis quelques semaines, s'est opéré dans sa vie. Jusqu'alors c'était l'existence misérable des jeunes sculpteurs, plus dure que celle des peintres, parce qu'ils n'ont pas la ressource du croquis, de la pochade, du portrait rapide ; j'en sais qui, aux environs de la barrière Montparnasse, ont, par le dernier hiver, travaillé sans feu dans un hangar humide ; c'est épouvantable.

Le jeune Suchetet caressait le projet de débiter au Salon par un groupe important dont il avait fait l'esquisse. Mais aussitôt il dut renoncer à cette illusion et revenir à l'idée d'une simple figure, à cause du prix des modèles ; c'est ainsi qu'il arracha à la vie quotidienne, déjà si maigre, le prix d'établissement de son œuvre. Quand la *Biblis* fut terminée, le sculpteur, atteint de la fièvre typhoïde, s'alita ; il n'avait pas seulement dépensé dans son œuvre tout son talent, mais encore toute sa santé. Et sur ce l'échéance approchait où il fallait livrer les envois du Salon. On ne venait pas chercher cette figure qui, pour M. Suchetet, représentait toute la vie future. Le mal s'aggravait encore sous le coup de cette préoccupation. "A la fin, me dit-il naïvement, j'étais résigné, je n'avais plus aucun espoir."

Le pauvre garçon ne devait pourtant pas manquer cette occasion espérée de se mettre en évidence. Il est rare qu'un grand artiste ne soit pas en même temps un grand cœur. M. Paul Dubois, l'illustre statuaire, fit enlever la *Biblis* de l'atelier humide du malade et l'envoya au Salon. Entre la date de la livraison et l'ouverture du Salon, M. Suchetet guérit ; il sortit pour voir sa figure au Salon. Ici je lui laisse la parole, car je ne trouverais jamais pour dire ce qui se passa ensuite des termes plus touchants dans leur simplicité.

Alors, fit le jeune Suchetet, je rencontre un ami qui me dit : "Avez-vous lu le *Figaro* et l'article de Wolff ?" Vous avez été trop bon pour moi pour que je vous dise une banale flatterie. Non, monsieur, je n'avais jamais entendu prononcer votre nom, je n'avais jamais lu votre journal, voilà la vérité ; car je travaille du matin au soir, je n'ai pas le temps de lire quoi que ce soit et je ne vais jamais au café où l'on trouve le journal. En lisant cet article, j'ai eu comme un éblouissement ; puis la fièvre m'a saisi et j'ai cru que je retomberais plus malade que par le passé. Ce n'était rien... la joie ! Je n'y étais pas habitué et elle me surprenait comme un mal affreux. Ce n'était rien encore ! Le lendemain je reçus plusieurs lettres ; de trois côtés à la fois on me proposait de m'acheter ma figure, à moi qui, la veille, n'aurais pas trouvé, en échange de mon travail, de quoi faire le plus maigre repas ! Allez, monsieur, cela fait beaucoup de bien et énormément de mal à la fois que de sortir ainsi, sans transition, de la vie la plus obscure et d'entrevoir subitement un avenir plus souriant. C'est mon succès, monsieur, qui m'a guéri ; d'ailleurs j'étais à bout de forces et je n'aurais pas pu recommencer. Maintenant je suis à l'abri et je montrerai à ceux qui m'ont encouragé que je ne suis pas un ingrat ; je vais répondre à leur bienveillance par une œuvre digne d'elle. Vous verrez monsieur, vous verrez mon prochain Salon.

Et comme j'objectais que le jury aurait bien pu lui donner une première médaille, le jeune Suchetet ajouta :

—Oh ! ne dites pas cela, monsieur, le jury m'a comblé.

—Alors vous êtes heureux ?

—Si je suis heureux ! monsieur. Voyez si j'ai le droit d'être heureux !

Et alors le jeune Suchetet, d'une main rendue tremblante par l'émotion tira de sa poche une lettre que le matin même il avait reçue de Copenhague. Le directeur du Musée lui demandait une épreuve de la *Biblis* dont il avait lu l'éloge dans le *Figaro*. Sur le déshérité d'hier pleuvait un commencement de fortune et de gloire.

Ce n'est pas pour me vanter d'avoir contribué à faire connaître un artiste inconnu que j'écris ces lignes. Je les publie comme une espérance et une consolation pour les jeunes sculpteurs pauvres qui, d'un autre côté de l'eau, attendent dans la résignation et la misère, l'heure du premier succès. C'est pour vous mes jeunes amis inconnus, que je publie cet article ; il ira porter dans vos ateliers comme un rayon qui soutiendra vos courages, peut-être chancelants. Allons, mes amis, à l'œuvre ; pas de défaillances ! Marchez droit devant vous dans les sentiers arides de la carrière artistique ! La route est pénible au-delà de toute expression, mais aussi, au but, quelles joies inconnues au vulgaire ! Mes vœux sincères accompagnent votre labeur encore obscur, comme ma plume sera heureuse de constater un jour votre triomphe. Courage ! mes jeunes amis, courage !

ALBERT WOLFF.

Une anglaise, miss Agnès Beckwick, âgée de dix-huit ans, qui s'est rendue célèbre par son aptitude pour la natation, et qui a parcouru, l'année dernière, en remontant la Tamise, la distance de huit lieues en six heures et demie, vient d'accomplir, raconte le *Standard*, un nouvel exploit plus extraordinaire.

En présence de sa mère, de son père, professeur de natation très connu à Lonres, et d'une foule de curieux, elle a nagé durant trente heures consécutives dans le grand bassin de la Baleine, à l'quarium de Westminster. Pendant les premières heures, miss Beckwick a fendu l'eau avec vigueur en se livrant à toutes sortes d'évolutions d'une habileté remarquable et même en valsant autour du bassin. Bien que, d'après les conditions du pari, il lui fût permis de sortir de l'eau une fois et de se reposer une demi-heure, elle n'a pas voulu profiter de cette faveur. A l'heure des repas, ses parents lui donnaient du thé, de la viande et du poisson.

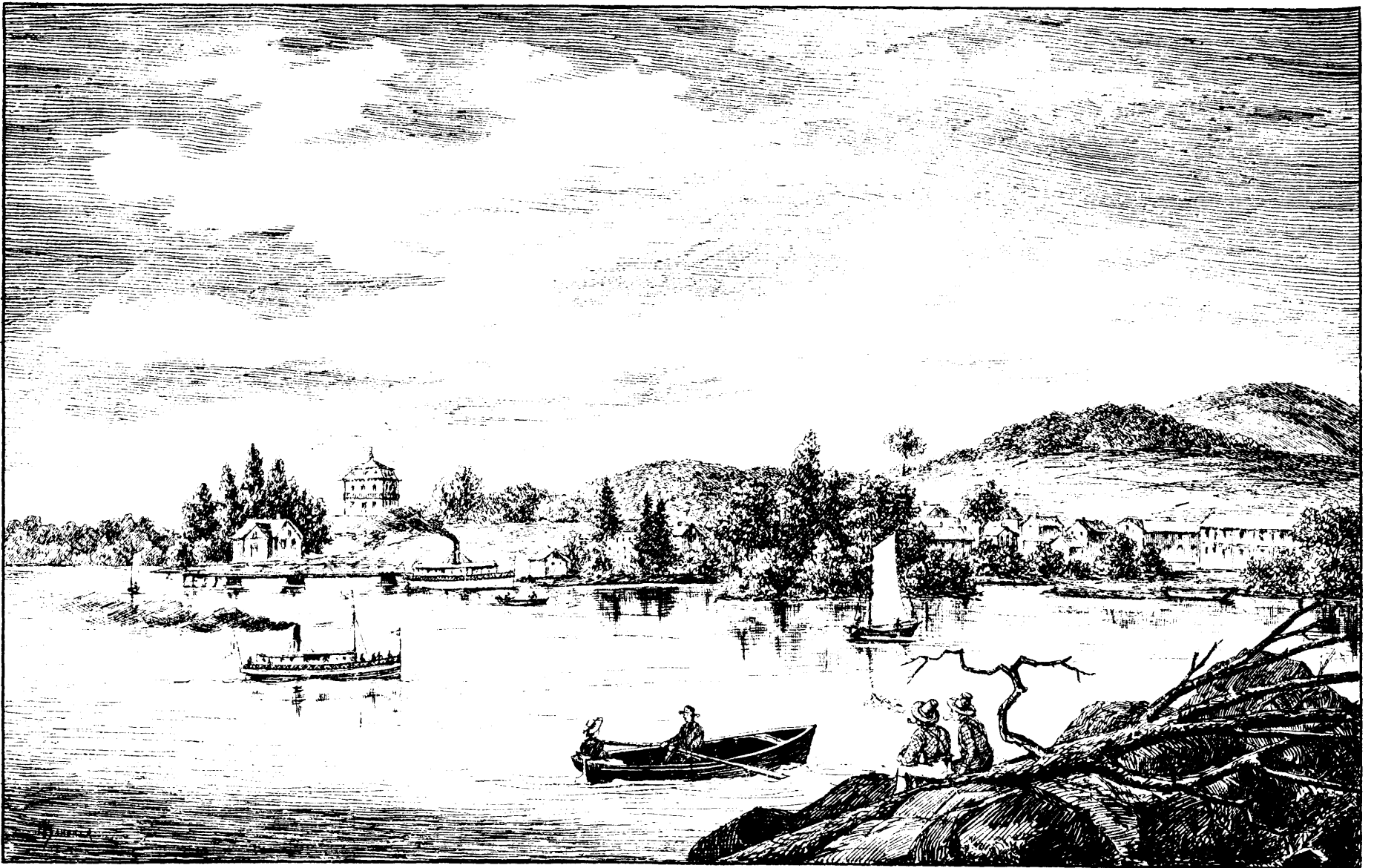
Un phénomène bien rare et d'un grand intérêt scientifique vient d'être observé à l'Hôtel-Dieu de Caen, dans le service du Dr Denis-Dumont, chirurgien en chef. Sur une jeune fille de dix-sept ans, décédée le 9 juin, on a constaté une inversion complète des organes thoraciques et abdominaux. Tous les viscères, bien que d'une forme et d'une structure parfaitement normales, ont subi un déplacement tel que ceux du côté droit sont logés à gauche et réciproquement.

Ainsi, c'est le poumon gauche qui présente trois lobes, tandis que le poumon droit n'en a que deux. Le cœur est situé à droite, et la crosse de l'aorte dirigée du même côté. Le foie occupe l'hypocondre gauche ; l'estomac et la rate ont pris sa place dans l'hypocondre droit. Enfin, la masse intestinale elle-même a éprouvé un mouvement d'inversion analogue.

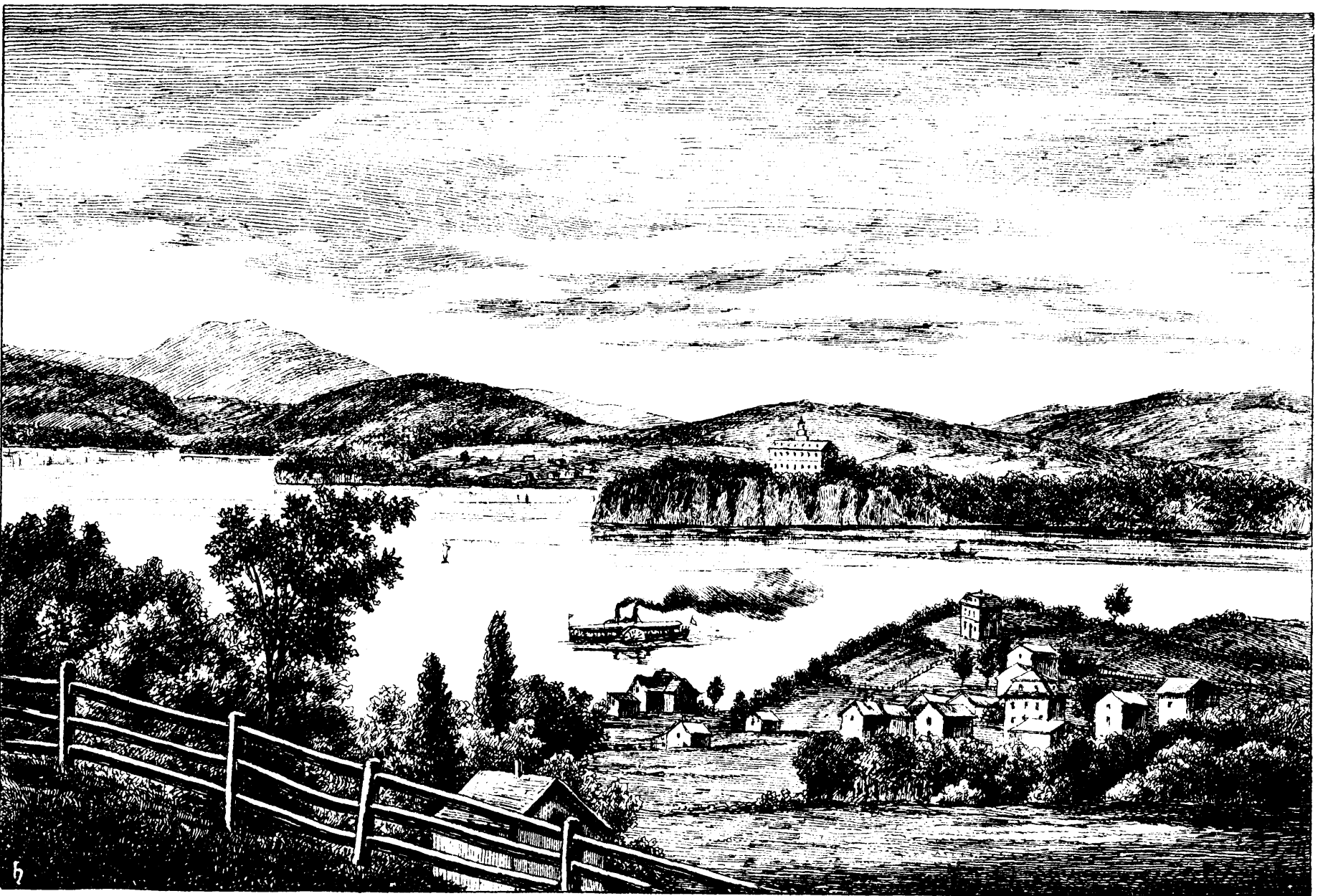
Néanmoins, les rapports des organes entre eux sont parfaitement conservés, en sorte que cette étrange disposition n'enlevait rien à l'intégrité des fonctions.

—On télégraphie de Buffalo :

Un Français, arrivé il y a un peu plus d'un an, prenant le nom d'Edouard Lefèvre, et se disant duc, se trouve n'être qu'un imposteur. Avec l'aide d'amis qu'il s'était créés ici, il s'est lancé dans les affaires de bijouterie, et peu après il a reçu de nombreuses lettres, soi-disant venant de France, annonçant que ses propriétés allaient être vendues moyennant 250,000 francs, que sa bibliothèque et son argenterie formeraient la cargaison d'un navire, etc. Sur la foi de ses lettres, il a escompté \$10,000 à diverses personnes de cette ville, par sommes variant de \$100 à \$1,000. De plus, il a épousé la fille de son propriétaire, et y a une dizaine de jours, et le 9 courant il a décampé. On le croit au Canada.



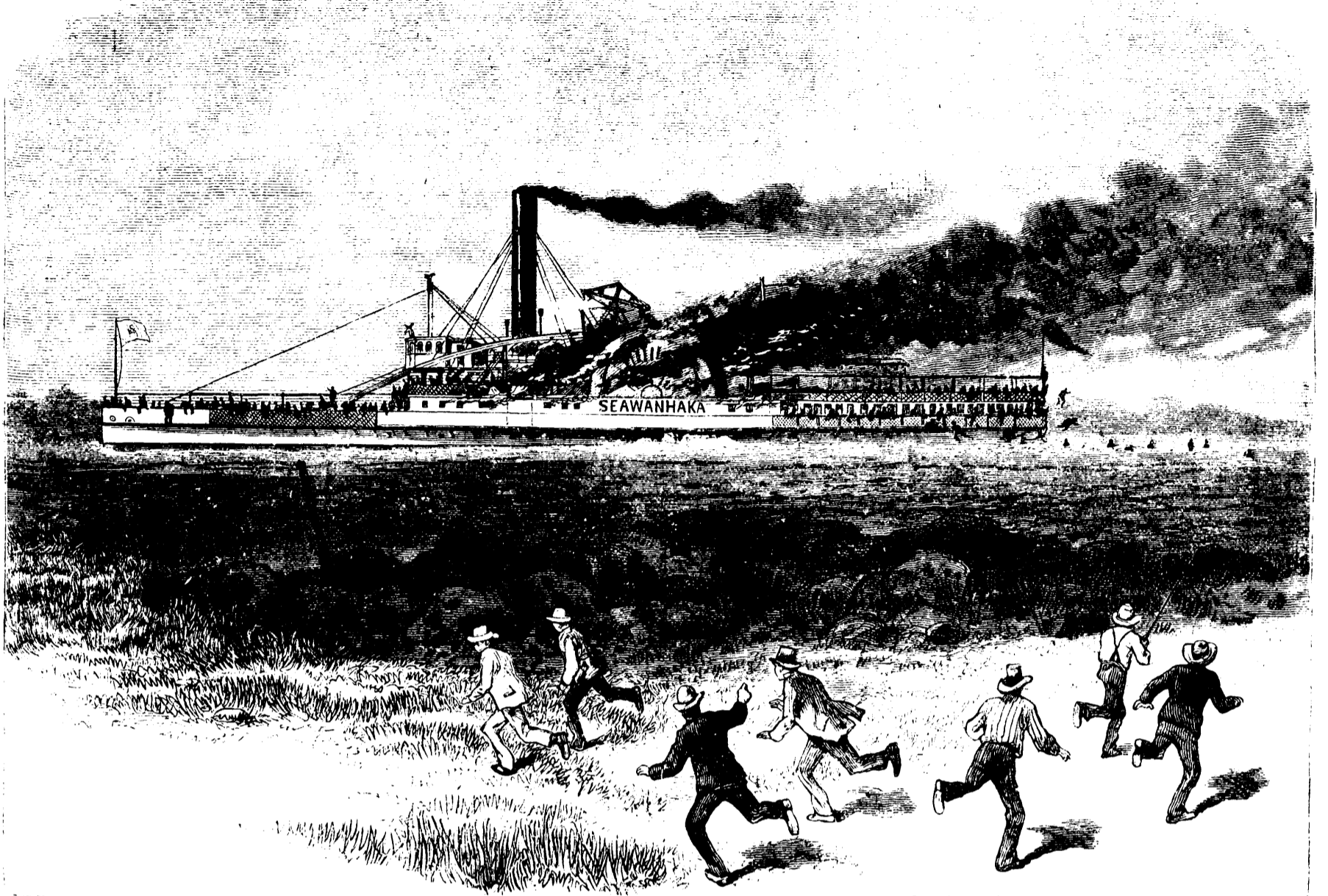
AUTRE VUE DE GEORGEVILLE



VUE DE GEORGEVILLE

LE LAC MEMPHRE MAGOG—CROQUIS PAR W. S. HUNTER





LA PERTE DU STEAMER SEAWANHAKA



LA POINTE CLAIRE, P. Q.



## L'ATTAQUE DU MOULIN

IV

(Suite)

Le vieillard était devenu très pâle. Il voyait bien dans ses yeux qu'elle ne mentait pas, et cette histoire l'épouvantait. Ah ! ces enfants, avec leurs cœurs, comme ils gâtaient tout ! Alors, il se fâcha.

— Elle est folle, ne l'écoutez pas. Elle vous raconte des histoires stupides... Allons, finissons-en.

Elle voulut protester encore. Elle s'agenouilla, elle joignit les mains. L'officier, tranquillement, assistait à cette lutte douloureuse.

— Mon Dieu ! finit-il par dire, je prends votre père, parce que je ne tiens pas l'autre... Tâchez de retrouver l'autre, et votre père sera libre.

Un moment, elle le regarda, les yeux agrandis par l'atrocité de cette proposition.

— C'est horrible, murmura-t-elle. Où voulez-vous que je trouve Dominique à cette heure ? Il est parti, je ne sais plus.

— Enfin, choisissez. Lui ou votre père.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce que je puis choisir ? Mais je saurais où est Dominique, que je ne pourrais pas choisir... C'est mon cœur que vous coupez... J'aimerais mieux mourir tout de suite. Oui, ce serait plus tôt fait. Tuez-moi, je vous en prie, tuez moi...

Cette scène de désespoir et de larmes finissait par impatienter l'officier. Il s'écria :

— En voilà assez ! Je veux être bon, je consens à vous donner deux heures... Si, dans deux heures, votre amoureux n'est pas là, votre père payera pour lui.

Et il fit conduire le père Merlier dans la chambre qui avait servi de prison à Dominique. Le vieux demanda du tabac et se mit à fumer. Sur son visage impassible on ne lisait aucune émotion. Seulement, quand il fut seul, tout en fumant, il pleura deux grosses larmes qui coulèrent lentement sur ses joues. Sa pauvre et chère enfant, comme elle souffrait !

Françoise était restée au milieu de la cour. Des soldats prussiens passaient en riant. Certains lui jetaient des mots, des plaisanteries qu'elle ne comprenait pas. Elle regardait la porte par laquelle son père venait de disparaître. Et, d'un geste lent, elle portait la main à son front, comme pour l'empêcher d'éclater.

L'officier tourna sur ses talons en répétant :

— Vous avez deux heures. Tâchez de les utiliser.

Elle avait deux heures. Cette phrase bourdonnait dans sa tête. Alors, machinalement, elle sortit de la cour, elle marcha devant elle. Où aller ? que faire ? Elle n'essayait même pas de prendre un parti, parce qu'elle sentait bien l'inutilité de ses efforts. Pourtant, elle aurait voulu voir Dominique. Ils se seraient entendus tous les deux, ils auraient peut-être trouvé un expédient. Et, au milieu de la confusion de ses pensées, elle descendit au bord de la Morrelle, qu'elle traversa en dessous de l'écluse, à un endroit où il y avait de grosses pierres. Ses pieds la conduisirent sous le premier saule, au coin de la prairie. Comme elle se baissait, elle aperçut une mare de sang qui la fit pâlir. C'était bien là. Et elle suivit les traces de Dominique dans l'herbe foulée ; il avait dû courir, on voyait une ligne de grands pas coupant la prairie de biais. Puis, au delà, elle perdit ces traces. Mais, dans un pré voisin, elle crut les retrouver. Cela la conduisit à la lisière de la forêt, où toute indication s'effaçait.

Françoise s'enfonça quand même sous les arbres. Cela la soulageait d'être seule. Elle s'assit un instant. Puis, en songeant que l'heure s'écoulait, elle se remit debout. Depuis combien de temps avait-elle quitté le moulin ? Cinq minutes : une demi-heure ? Elle n'avait plus conscience du temps. Peut-être Dominique était-il allé se cacher dans un taillis qu'elle connaissait, et où ils avaient, une après-midi, mangé des noisettes ensemble. Elle se rendit au taillis, le visita. Un merle seul s'en vola, en sifflant sa phrase douce et triste. Alors elle pensa qu'il s'était réfugié dans un creux de roches, où il se mettait parfois à l'affût ; mais le creux de roches était vide. A quoi bon le chercher ? elle ne le trouverait pas ; et peu à peu le désir de le découvrir la passionnait, elle marchait plus vite.

L'idée qu'il avait dû monter dans un arbre lui vint brusquement. Elle avança des lors, les yeux levés, et pour qu'il la sut près de lui, elle l'appela tous les quinze à vingt pas. Des coups résonnaient, un souffle qui passait dans les branches lui faisait croire qu'il était là et qu'il descendait. Une fois même, elle s'imagina le voir ; elle s'arrêta, étranglée, avec l'idée de fuir. Qu'allait-elle lui dire ? Venait-elle donc pour l'emmener et le faire fusiller ? Oh ! non, elle ne parlerait point de ces choses. Elle lui crierait de se sauver, de ne pas rester dans les environs. Puis, la pensée de son père qui l'attendait, lui causa une douleur aiguë. Elle tomba sur le gazon, en pleurant, en répétant tout haut :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi suis-je là ?

Elle était folle d'être venue. Et, comme prise de peur, elle courut, elle chercha à sortir de la forêt. Trois fois elle se trompa, et elle croyait qu'elle ne retrouverait plus le moulin, lorsqu'elle déboucha dans une prairie, juste en face

de Rocreuse. Des qu'elle aperçut le village, elle s'arrêta. Est-ce qu'elle allait rentrer seule ?

Elle restait debout, quand une voix l'appela doucement :

— Françoise ! Françoise !

Et elle vit Dominique qui levait la tête, au bord d'un fossé. Juste Dieu ! elle l'avait trouvé ! Le ciel voulait donc sa mort ? Elle retint un cri, et se laissa glisser dans le fossé.

— Tu me cherchais ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, la tête bourdonnante, ne sachant ce qu'elle disait.

— Ah ! que se passe-t-il ?

Elle baissa les yeux, elle balbutia :

— Mais rien, j'étais inquiète, je désirais te voir.

Alors, tranquillement, il lui expliqua qu'il n'avait pas voulu s'éloigner. Il craignait pour eux. Ces gredins de Prussiens étaient très capables de se venger sur les femmes et sur les vieillards. Enfin, tout allait bien, et il ajouta en riant :

— La noce sera pour dans huit jours, voilà tout.

Puis, comme elle restait bouleversée, il redevenant grave.

— Mais, qu'as-tu ? tu me caches quelque chose.

— Non, je te jure. J'ai couru pour venir.

Il l'embrassa, en disant que c'était imprudent pour elle et pour lui de causer davantage ; et il voulut remonter le fossé, afin de rentrer dans la forêt. Elle le retint. Elle tremblait.

— Ecoute, tu ferais peut-être bien tout de même de rester là... Personne ne te cherche, tu ne crains rien.

— Françoise, tu me caches quelque chose, répéta-t-il.

De nouveau, elle jura qu'elle ne lui cachait rien. Seulement, elle aimait mieux le savoir près d'elle. Et elle bégaya encore d'autres raisons. Elle lui parut si singulière, que maintenant lui-même aurait refusé de s'éloigner. D'ailleurs, il croyait au retour des Français. On avait vu des troupes du côté de Sauval.

— Ah ! qu'ils se pressent, qu'ils soient ici le plus tôt possible ! murmura-t-elle avec ferveur.

A ce moment, onze heures sonnèrent au clocher de Rocreuse. Les coups arrivaient clairs et distincts. Elle se leva, effarée ; et il y avait deux heures qu'elle avait quitté le moulin.

— Ecoute, dit elle rapidement, si nous avions besoin de toi, je monterai dans ma chambre et j'agiterai mon mouchoir.

Et elle partit en courant, pendant que Dominique, très inquiet, s'allongea au bord du fossé, pour surveiller le moulin. Comme elle allait rentrer dans Rocreuse, Françoise rencontra un vieux mendiant, le père Bontemps, qui connaissait tout le pays. Il la salua, il venait de voir le meunier au milieu des Prussiens ; puis, en faisant des signes de croix et en marmonnant des mots entrecoupés, il continua sa route.

— Les deux heures sont passées, dit l'officier quand Françoise parut.

Le père Merlier était là, assis sur le puits. Il fumait toujours. La jeune fille, de nouveau, supplia, pleura, s'agenouilla. Elle voulait gagner du temps. L'espoir de voir revenir les Français avait grandi en elle, et tandis qu'elle se lamentait, elle croyait entendre au loin les pas cadencés d'une armée. Oh ! s'ils avaient paru, s'ils les avaient tous délivrés !

— Ecoutez, monsieur, une heure, encore une heure... Vous pouvez bien nous accorder une heure.

Mais l'officier restait inflexible. Il ordonna même à deux hommes de s'emparer d'elle et de l'emmener, pour qu'on procédât à l'exécution du vieux tranquille. Alors, un combat affreux se passa dans le cœur de Françoise. Elle ne pouvait laisser ainsi assassiner son père. Non, non, elle mourrait plutôt avec Dominique ; et elle s'élançait vers sa chambre, lorsque Dominique lui-même entra dans la cour.

L'officier et les soldats poussèrent un cri de triomphe. Mais lui, comme s'il n'y avait eu là que Françoise, s'avança vers elle, tranquille, un peu sévère.

— C'est mal, dit-il. Pourquoi ne m'avez-vous pas ramené ? Il a fallu que le père Bontemps me contât les choses... Enfin, me voilà.

V

Il était trois heures. De grands nuages noirs avaient lentement rempli le ciel, la queue de quelque orage voisin. Ce ciel jaune, ces haillons cuivrés changeaient la vallée de Rocreuse, si gaie au soleil, en un coupe-gorge plein d'une ombre louche. L'officier prussien s'était contenté de faire enfermer Dominique, sans se prononcer sur le sort qu'il lui réservait. Depuis midi, Françoise agonisait dans une angoisse abominable. Elle ne voulait pas quitter la cour, malgré les instances de son père. Elle attendait les Français. Mais les heures s'écoulaient, la nuit allait venir, et elle souffrait d'autant plus, que tout ce temps gagné ne paraissait pas devoir changer l'affreux dénouement.

Cependant, vers trois heures, les Prussiens firent leurs préparatifs de départ. Depuis un instant, l'officier s'était, comme la veille, enfermé avec Dominique. Françoise avait compris que la vie du jeune homme se décidait. Alors, elle joignit les mains, elle pria. Le père Merlier, à côté d'elle, gardait son attitude muette et rigide de vieux paysan, qui ne lutte pas contre la fatalité des faits.

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! balbutiait Françoise, ils vont te tuer...

Le meunier l'attira près de lui et la prit sur ses genoux comme un enfant.

A ce moment, l'officier sortait, tandis que, derrière lui, deux hommes amenaient Dominique.

— Jamais, jamais ! cria ce dernier. Je suis prêt à mourir.

— Réfléchissez bien, reprit l'officier. Ce service que vous me refusez, un autre nous le rendra. Je vous offre la vie, je suis généreux... Il s'agit simplement de nous conduire à Montredon, à travers bois. Il doit y avoir des sentiers.

Dominique ne répondait plus.

— Alors, vous vous entêtez ?

— Tuez-moi, et finissons-en, répondit-il.

Françoise, les mains jointes, le suppliait de loin. Elle onbliait tout, elle lui avait conseillé une lâcheté. Mais le père Merlier lui saisit les mains, pour que les Prussiens ne vissent pas son geste de femme affolée.

— Il a raison, murmura-t-il, il vaut mieux mourir.

Le peloton d'exécution était là. L'officier attendait une faiblesse de Dominique. Il comptait toujours le décider. Il y eut un silence. Au loin, on attendait de violents coups de tonnerre. Une chaleur lourde écrasait la campagne. Et ce fut dans ce silence qu'un cri retentit :

— Les Français ! les Français !

C'était eux, en effet. Sur la route de Sauval, à la lisière du bois, on distinguait la ligne des pantalons rouges. Ce fut, dans le moulin, une agitation extraordinaire. Les soldats prussiens couraient, avec des exclamations gutturales. D'ailleurs, pas un coup de feu n'avait encore été tiré.

— Les Français ! les Français ! cria Françoise en battant les mains.

Elle était comme folle. Elle venait de s'échapper de l'étreinte de son père, et elle riait, les bras en l'air. Enfin, ils arrivaient donc, et ils arrivaient à temps, puisque Dominique était encore là, debout !

Un feu de peloton terrible qui éclata comme un coup de foudre à ses oreilles, la fit se retourner. L'officier venait de murmurer :

— Avant tout, réglons cette affaire.

Et poussant lui-même Dominique contre le mur d'un hangar, il avait commandé le feu. Quand Françoise se tourna, Dominique était par terre, la poitrine trouée de douze balles.

Elle ne pleura pas, elle resta stupide. Ses yeux devinrent fixes, et elle alla s'asseoir sous le hangar, à quelques pas du corps. Elle regardait, elle avait par moments un geste vague et enfantin de la main. Les Prussiens s'étaient emparés du père Merlier comme d'un otage.

Ce fut un beau combat. Rapidement, l'officier avait posté ses hommes, comprenant qu'il ne pouvait battre en retraite, sans se faire écraser. Autant valait-il venir chèrement sa vie. Maintenant, c'étaient les Prussiens qui défendaient le moulin, et les Français qui l'attaquaient. La fusillade commença avec une violence inouïe. Pendant une demi-heure, elle ne cessa pas. Puis un éclat sourd se fit entendre, et un boulet cassa une maîtresse branche de l'orme séculaire. Les Français avaient du canon. Une batterie, dressée juste au-dessus du fossé, dans lequel s'était caché Dominique, balayait la grande rue de Rocreuse. La lutte, désormais, ne pouvait être longue.

Ah ! le pauvre moulin ! Des boulets le perçaient de part en part. Une moitié de la toiture fut enlevée. Deux murs s'écroulèrent. Mais c'est surtout du côté de la Morrelle que le désastre devint lamentable. Les lierres, arrachés des murailles ébranlées, pendaient comme des guenilles ; la rivière emportait des débris de toutes sortes, et l'on voyait, par une brèche, la chambre de Françoise, avec son lit, dont les rideaux blancs étaient soigneusement tirés. Coup sur coup, la vieille roue reçut deux boulets, et elle eut un gémissement suprême : les palettes furent charriées dans le courant, la terrasse s'écrasa. C'était l'âme du gai moulin qui venait de s'exhaler.

Puis, les Français donnèrent l'assaut. Il y eut un furieux combat à l'arme blanche. Sous le ciel couleur de rouille, le coupe-gorge de la vallée s'emplit de morts. Les larges prairies semblaient farouches, avec leurs grands arbres isolés, leurs rideaux de peupliers qui les tachaient d'ombre. A droite et à gauche, les forêts étaient comme les murailles d'un cirque qui enfermaient les combattants, tandis que les sources, les fontaines et les eaux courantes prenaient des bruits de sanglots, dans la panique de la campagne.

Sous le hangar, Françoise n'avait pas bougé, accroupie en face du corps de Dominique. Le père Merlier venait d'être tué raide par une balle perdue. Alors, comme les Prussiens étaient exterminés et que le moulin brûlait, le capitaine français entra le premier dans la cour. Depuis le commencement de la campagne, c'était l'unique succès qu'il remportait. Aussi, tout enflammé, grandissant sa haute taille, riait-il de son air aimable de beau cavalier. Et, apercevant Françoise imbécile entre les cadavres de son mari et de son père, au milieu des ruines fumantes du moulin, il la salua galement de son épée, en criant :

— Victoire ! victoire !

EMILE ZOLA.

FIN.

Entre deux bonnes amies, parlant d'une troisième :

— Pourquoi donc montre-t-elle tant ses dents en riant ?

— Sans doute pour faire de la réclame à son fournisseur.

## LORD BYRON

Depuis près de soixante ans qu'il est mort, lord Byron attend en vain un hommage que la haine aveugle de ses compatriotes semblait devoir lui refuser longtemps encore. Aujourd'hui cependant, oubliant les dures vérités que lui a dites ce grand poète, les Anglais songent à lui élever un monument.

Nous trouvons dans les *Mémoires d'Alexandre Dumas*, trop oubliés de la génération actuelle, un passage fort curieux sur lord Byron, qui contient des détails fort exacts et peu connus sur sa vie à Venise et sur ses derniers moments à Missolonghi.

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée, et, quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Missolonghi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance : voir triompher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir, et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa promenade, et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien ; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de douleurs dans les bras et dans les jambes.

L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment se trouve Milord ?

— La selle n'était point sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse : Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaibli.

Fletcher lui prépara un peu d'arrow-root ; il en prit deux ou trois cuillerées ; puis, rendant le breuvage au vieux serviteur :

— C'est excellent, dit-il ; mais je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet ; jamais, dans les rhumes précédents, son maître n'avait perdu le sommeil, et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs questions sur la maladie dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et, alors, disaient-ils, il n'y paraîtrait plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître, et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zante.

— Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin lui paraissait tout à fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit :

— J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.

— Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

— Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me

disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

—Et, moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

—Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permit d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent à affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusqu'à là, on avait traité le malade avec des purgatifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade; mais lui s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16, au soir, que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira seize onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le docteur Bruno regarda ce sang, et secoua la tête.

—Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas; mais les médecins lui répondirent :

—C'est inutile; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le docteur Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois, lord Byron ne fit aucune difficulté; il tendit le bras, et dit :

—Voici mon bras; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta :

—Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17, au matin, il fut saigné une fois; le même jour, dans l'après-dînée, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

—Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi; or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrai venir avec plus de calme qu'on ne croit.

\* \* \*

Le 18, Byron eut tout à fait la certitude de sa fin prochaine.

—Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malades en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

—Mais, alors, observa pour la dixième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

—Non, n'y allez pas... Envoyez-y Fletcher; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et

envoya un messenger. Le messenger parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer chercher le docteur Thomas.

—Vous avez très bien fait, dirent ceux-ci; car nous commençons nous-mêmes à être forts inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

—Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé?

—Oui, milord.

—Tant mieux! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après, un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, et, en revenant à lui :

—Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieusement malade. Si je mourais plus vite que je ne le crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas?

—Oh! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

—Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

—Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier?

—Oh! non, nous perdrons trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

—J'écoute, milord.

—Votre sort est assuré.

—Ah! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

—Oh! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir! Vous lui porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants... Vous irez également chez lady Byron... Dites-lui... dites-lui tout!... Vous êtes bien dans son esprit...

La voix manqua au malade; quoiqu'il fit des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand-peine, il saisit ceux-ci :

—Fletcher!... si vous n'exécutez point les ordres que je vous ai donnés... je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

—Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'avez pas entendu?

—Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

—Impossible!... impossible, murmura le malade. Il est trop tard... tout est fini!... Et cependant... approche... approche... Fletcher!... je vais essayer...

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme : "Ma femme!... mon enfant!... ma sœur!... Vous savez tout... vous direz tout... vous connaissez mes intentions..." Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait, pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'arrow-root.

Il prit son quinquina, et manifesta l'intention de dormir, par signes; il ne parlait plus sans être interrogé.

—Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry? lui demanda Fletcher.

—Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit; Byron le reconnut et s'agita.

—Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura plus de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

—Et, maintenant il faut dormir...

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle aidât à soulever la tête du malade, qui paraissait tout à fait engourdi; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain, 19, à six heures du soir.

Alors Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun symptôme de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'autres parties du corps.

—Ah! mon Dieu! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir.

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls, et dirent :

Vous avez raison, il est mort!...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botzaris et le général Normann. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois; un manteau noir le recouvrait, et sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant, l'abandonnèrent mort.

ALEXANDRES DUMAS.

## UNE FLOTTE DE TORTUES

On lit dans le *News* de Galveston :

Le capitaine Rodgers, de la goélette *James Andrews*, partie le 20 juin pour Calcasien, rapporte avoir rencontré du gros temps le mardi suivant. La mer était tourmentée et une bourrasque semblait imminente, quand la goélette s'est trouvée soudain entourée d'une multitude de tortues vertes, dont quelques-unes aussi grandes qu'une table ronde ordinaire. Chose étrange, toutes ces tortues étaient sur le dos.

D'après les observations, elles couvraient la mer sur un espace de 10 milles de long et 8 de large. Il y en avait de toutes les tailles, mais pas une ne nageait dans la position normale. De tous côtés on voyait des saumons sauter bien haut, comme s'ils étaient déterminés à quitter la mer, fait dénotant ou une terrible commotion sous-marine ou la présence de quelque monstre des profondeurs.

Le capitaine Rogers désirerait une explication de ces étranges phénomènes—des millions de tortues toutes retournées sur le dos et "faisant la planche," comme disent les nageurs, et les saumons en proie à une terreur manifeste. Pendant sa carrière maritime, il n'avait jamais rien vu de semblable ni soupçonné l'existence d'une aussi prodigieuse quantité de tortues et de saumons. La tempête menaçante n'éclata pas, et la goélette retrouva le beau temps et une mer calme après avoir dépassé la région occupée par les tortues.

## UNE LETTRE A LA SAINTE-VIERGE

Jean avait dix ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux blonds, bouclés, si épais et si riches qu'on en eût coiffé deux têtes de belles dames, une paire de grands yeux bleus, qui essayaient parfois encore de sourire, quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré! une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges hélas! et trop percés, qui se relevaient en poulaines par devant et qui manquaient de talons par derrière. Là-dedans, il avait froid et faim—car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille au midi—quand la pensée lui vint d'écrire une lettre... à la bonne Vierge.

Reste à vous dire comment le petit Jean, qui ne savait pas plus écrire que lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, dans le quartier du Gros Cailou, au coin d'une avenue et non loin de

l'Esplanade, il y avait une échoppe de "rédacteurs." Le "rédacteur" était un vieux soldat de fort mauvaise humeur, brave homme, pas bigot ah! non! pas riche, et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez échoppé pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela. Jean le vit à travers les carreaux de son échoppe, fumant sa pipe en attendant la pratique. Il entra et dit :

—Bonjour, monsieur; je viens pour écrire une lettre.

—C'est dix sous, répondit le père Bouin.

Car ce brave, qui était peut-être la cent millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appela le père Bouin. Jean qui n'avait pas de casquette ne pût l'ôter, mais il dit bien poliment :

—Alors, excusez.

Et il ouvrit la porte pour s'en aller; mais papa Bouin le trouva gentil et lui demanda :

—Es-tu fils de militaire, moucheron?

—Non, répondit le petit Jean, je suis fils de maman.

—Bon! fit le rédacteur: Et tu n'as pas dix sous?

—Oh! non, je n'ai pas de sous du tout.

—Ta mère non plus? Ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh! petiot?

—Oui, répondit Jean, justement!

—Avance! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre, et traça d'une belle écriture de fourrier qu'il avait :

"Paris, le 17 janvier 1857."

Puis au-dessous, à la ligne: "A Monsieur..."

—Comment s'appelle-t-il, bibi?

—Qui ça? demanda Jean.

—Eh bien! le monsieur, parbleu!

—Quel monsieur?

—Le particulier à la soupe.

Jean comprit cette fois, et répondit :

—Ce n'est pas un monsieur.

—Ah! Bah! une dame, alors?

—Oui... non... c'est-à-dire...

Ah ça drôle, s'écria papa Bouin, tu ne sais pas même à qui tu vais écrire?

—Oh! si! fit l'enfant.

—Dis-le donc, et dépêche-toi!

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances. Mais il prit son courage à deux mains et dit :

—C'est à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre.

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche.

—Moucheron, dit-il sévèrement, je présume que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop jeune pour qu'on te tape. Par file à gauche, va voir dehors si j'y suis.

Le petit Jean obéit et tourna les talons; je dis ceux de ses pieds... puisque ses souliers n'en avaient plus.

Mais en le voyant si doux, papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux.

—Mille canons! grommela-t-il; il y a tout même de la misère dans ce Paris!... Comment t'appelles-tu, bibi?

—Jean.

—Jean qui?

—Rien que Jean.

Papa Bouin sentit ses yeux qui piquaient, mais il haussa les épaules.

—Et que veux-tu lui dire à la sainte Vierge?

—Je veux lui dire que maman dort depuis quatre heures hier soir, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté; moi je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore :

—Que parlais-tu de soupe tout-à-l'heure?

—Eh bien! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

—Et elle, qu'avait-elle mangé?





LE DENIER DE LA VEUVES



CHOSSES ET AUTRES

—Il y avait déjà deux jours qu'elle disait : "Je n'ai pas faim."

—Comment as-tu fait quand tu as voulu l'éveiller ?

—Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée.

—Respirait-elle ?

Jean sourit et le sourire le faisait bien beau.

—Je ne sais pas, répondit-il : est-ce qu'on ne respire pas toujours ?

—Papa Bouin tourna la tête, parce que de grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit d'une voix qui tremblait un peu :

—Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

—Mais si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous !

—Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

—Oh ! non... Elle était belle, belle ! ses deux mains qui ne bougeaient pas étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était toute à la renverse, derrière le traversin presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

Papa Bouin pensait :

—J'ai envié les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... En voilà une qui est morte de faim !... de faim !

Il appela l'enfant qui vint ; il le mit sur ses genoux et dit bien doucement :

—Petiot, la lettre est écrite, envoyée et reçue. Mène-moi chez ta mère.

—Je le veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

—Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes : est-ce que les hommes pleurent ! C'est toi qui va pleurer, petit Jean, pauvre chérie ! Tu sais que je t'aime comme mon fils ? c'est bête... Mais j'avais une mère aussi il y a longtemps, c'est sûr ! voilà que je la revois, à travers toi, sur son lit où elle me dit en partant : "Bouin, sois honnête homme et bon chrétien." La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, c'est vrai ; mais pour bon chrétien, dame...

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras, et le pressa contre sa poitrine en ajoutant, comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas.

—Voilà, vieille mère. Voilà ! sois contente. Les amis se moquent de moi s'ils veulent. Où tu es, je veux aller, et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquille de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double ; elle a donné à lui un père et à moi un cœur.

C'est tout. La bonne femme, morte de malheur, ne fut point ressuscitée sur la terre. Qui était-elle ? Je l'ignore. Quel avait été le martyre de sa vie ? Je ne sais pas.

Mais il y a quelque part dans Paris un homme, jeune encore, qui est "rédacteur" non point en échoppe comme papa Bouin. Il rédige d'éloquantes choses et vous savez tous son nom. Appelons-le Jean tout court comme autrefois.

Papa Bouin est maintenant un vieillard heureux, toujours honnête homme, et de plus bon chrétien. Il jouit de la gloire du "petiot", comme il appelle parfois son illustre fils d'adoption, et il dit, car c'est lui qui m'a raconté cette histoire sans commencement ni fin :

—Je ne sais pas quel est le facteur qui porte ces lettres là, mais elles arrivent à leur adresse dans le ciel.

**L'habile ménagère.**—La ménagère habile et soigneuse, lorsqu'elle nettoie sa maison l'imprimé, devrait se rappeler que ceux qui l'habitent lui sont plus chers que la maison même, et que leurs systèmes ont aussi besoin d'être nettoyés, en purifiant leur sang, réglant leur estomac et leurs intestins pour prévenir et guérir les maladies originaires de molaria, téniasmes du printemps, et elle devrait savoir qu'il n'y a rien qui opérera avec autant de perfection et aussi sûrement que les AMERS DE HOBBS, le plus pur et le meilleur des remèdes. Voir une autre colonne.

—Sept des jésuites expulsés de France sont arrivés à Québec la semaine dernière. Ils sont partis pour l'Ouest.

—Cent quarante jésuites de Toulouse se sont établis à Murcie, en Espagne.

—Le port de Québec sera cette année encore visité par une frégate française, la *Majestic*, sous le commandement de l'amiral de Freycinet.

—Le nouveau journal publié par Rochefort se déclare hostile à Gambetta, et plusieurs prédisent que Gambetta aura lieu avant longtemps de regretter la rentrée de Rochefort à Paris.

—Les nouvelles de Scutari annoncent que les Monténégrins ont attaqué les Albanais, mais ont été repoussés après avoir laissé nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille.

—On annonce pour le mois d'octobre le mariage du prince Roland de Bonaparte avec Mlle Banc, de Monaco. Le prince est sans fortune aujourd'hui, mais après son mariage il sera le plus riche des bonapartistes.

—Nombre de journaux publiés aux Etats-Unis dans une langue autre que l'anglais : Allemand, 535 ; français, 35 ; scandinaves, 28 ; espagnols, 23 ; hollandais, 9 ; italiens, 3 ; gallois, 5 ; bohémiens, 12 ; portugais, 2 ; polonais, 2 ; hébreux, 2 ; cherokee (indien), 1—Total : 657.

—Le président Grévy, par décret du 6 juillet, a accordé des pardons et commutations de sentence à plus de 1,300 criminels. Ordre a été donné par le ministre de la marine d'envoyer un transport pour ramener de la Nouvelle-Calédonie 314 communistes amnistiés.

—La *Gazette* de Cologne constate que, dans le premier trimestre de l'année 1880, le nombre des Allemands qui ont émigré s'est élevé à 13,062, dont 12,869 se sont embarqués pour l'Amérique du Nord. Dans le premier trimestre de l'année 1879 le chiffre de l'émigration n'avait été que de 4,287 personnes.

—Le séminaire de Québec est en train de bâtir un collège de théologie de 300 pieds de longueur sur 45 de largeur. Le bâtiment aura à peu près la forme et la grandeur de l'Université-Laval, et devra coûter \$50,000. Il sera construit à l'épreuve du feu. C'est l'intention des autorités du séminaire de démolir le vieil édifice et de le rebâtir sur le plan du nouveau. Ce sera un embellissement de plus pour la ville de Québec.

—Le *Métis* parle en ces termes de Parvée de S. G. Mgr Lafliche à Saint-Boniface, Manitoba :

Une foule considérable a salué l'arrivée de l'illustre pasteur et l'a escorté jusqu'à l'archevêché brillamment illuminé pour la circonstance. Le palais était éclairé et la réjouissance éclatait partout. Plusieurs maisons de Saint-Boniface se sont pavisées de drapeaux, et de nombreux visiteurs sont venus baiser l'anneau épiscopal de l'un des plus illustres pionniers de la Foi dans le Manitoba et le Nord-Ouest.

—Une dépêche de Péra annonce que de grands préparatifs de guerre se font depuis quelque temps dans cette ville, et qu'il règne une grande activité à l'arsenal. La Porte vient de télégraphier aux autorités des frontières pour avoir un rapport exact du nombre d'Albanais maintenant sous les armes, et de l'état du pays et de ses ressources. On mande de Constantinople que l'ambassade anglaise éprouve de sérieuses appréhensions relativement aux affaires d'Albanie. Un correspondant de Vienne dit que d'un moment à l'autre peut éclater une révolution en faveur de la Bulgarie et de la Roumanie orientale.

—M. Thomas Brothroyd, du canton Howard, a été tué accidentellement le 9 courant dans des circonstances qui méritent d'être mentionnées. Un cochon, échappé de quelque ferme du voisinage, était depuis trois ans à peu près retourné à l'état sauvage. Ce nouveau genre de vie avait modifié ses formes, au point de lui donner

une ressemblance frappante avec le sanglier. Or, il advint que vendredi M. Brothroyd fit rencontre de cet animal. Attaqué par lui, il tenta de se défendre, mais succomba bientôt sous les blessures qu'il reçut dans le combat. Cet événement a causé la plus vive excitation ; plusieurs chasseurs sont en conséquence partis pour délivrer, si possible, la campagne de cet animal dangereux.

—L'absence de Chinoises dans l'Est a forcé les fils du Céleste Empire de se marier avec des blanches. A New-York seulement, il se trouve près de trois cents Chinois qui ont des femmes blanches. Ce sont principalement des Espagnoles ou Irlandaises que les Mongoliens préfèrent, à cause de leur habileté dans les soins du ménage. Le mariage entre Chinois et blanches a commencé il y a environ six ans, et conséquemment une jeune génération chino-celtique s'élève, dont l'âge a environ cinq ans. Bientôt il y en aura d'assez grands pour entrer à l'école. Non-seulement les Chinois se marient avec les Espagnoles et Irlandaises, mais dans les Etats du Sud beaucoup se marient avec des nègresses, et le produit de ces unions présente une singulière combinaison des traits distinctifs du nègre et du chinois. Les cheveux sont crépus et frisés, la peau foncée, mais la forme de la figure et les yeux taillés en amandes proclament la paternité d'une façon très évidente.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

ON A BESOIN

D'un solliciteur et collecteur énergique, parlant les deux langues, à qui nous donnerons un encouragement libéral. S'adresser à nos bureaux, 5 et 7, rue Bleury. Nul autre que des personnes d'expériences dans cette besogne et pouvant donner les meilleures références devront se présenter.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vi vifera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucre si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 222

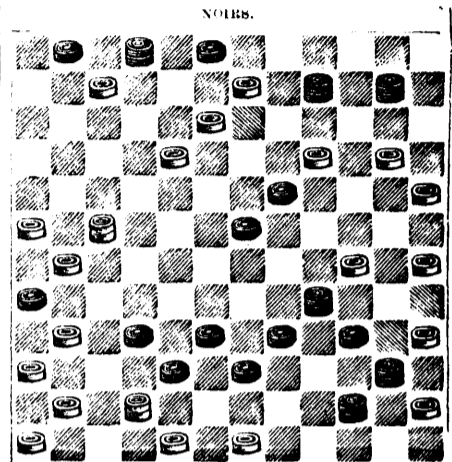
Montréal :—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H Denis  
Saint-Hyacinthe :—MM. F. Charbonneau et Joseph-Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.

Québec :—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

North Brookfield : P. D. Létourneau.

PROBLEME No. 224

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield



Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 222

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values include 39, 34, 51, 45, 22, 24, 27, 28, 39, 40, 38, 19, 21.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 16 juillet 1880.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Blé par minot, Pois do, Orge do, Avoine par 40 lbs., Sarrasin par minot, Mil do, Lin do, Blé d'Inde do.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, Canards au couple, Poules do, Poulets do.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, Oignons par tresse.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Canards (sauvages) par couple, do noirs par couple, Plouvers par douzaine, Bécasses au couple, Pigeons domestiques au couple, Perdrix au couple, Tourtes à la douzaine.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Bœuf à la livre, Lard do, Mouton do, Agneau do, Lard frais par 100 livres, Bœuf par 100 livres, Lièvres.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, Cufs frais à la douzaine, Haddock à la livre, Saïndoux par livre, Peaux à la livre.

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs., Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, Vaches extra, Veaux, 1re qualité, Veaux, 2me qualité, Veaux, 3me qualité.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Foin, 1re qualité, par 100 boîtes, Foin, 2e qualité, Paille, 1re qualité, Paille, 2me qualité.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 23 juillet 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine.

Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPER, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 225.—MM. X. Beaujeu, Berthier; Un amateur, Terrebonne; M. Lalandy, New-York; Triduven, Trois-Rivières; N. P. Sorel; Un ami des Échecs Ottawa; N. O. Paquin, P. Dugas, M. Toupin, Montréal.

CORRESPONDANCE

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merci. V. G., Québec.—Nous publierons la semaine prochaine l'une des parties demandées.

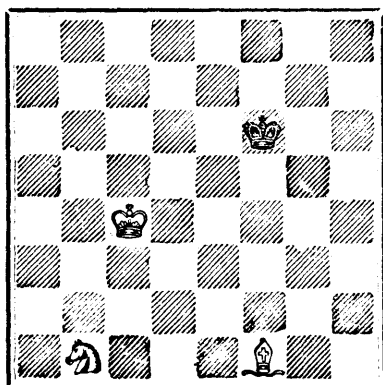
MAT DE FOU ET DU CAVALIER

Solutions pour les positions précédentes. D'abord, construisons la position préparatoire; c'est par elle qu'il faut commencer, à moins qu'on ne soit arrivé à la position intermédiaire ou au défilé.

I.—POSITION PRÉPARATOIRE

DIAGRAMME E.

NOIRS.



BLANCS.

CONSTRUISONS LA POSITION PRÉPARATOIRE.

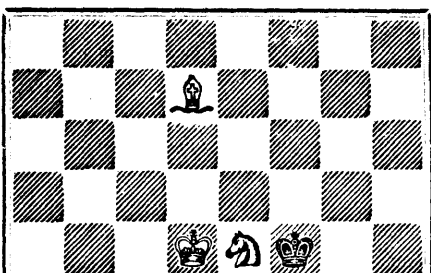
Blancs. Noirs. 1 R 4e D 1 R joue 2 C 3e F D 2 R " 3 C 4e R 3 R " F où l'on veut. Pos. prépara. diag. A

II.—TRAJET DE LA PRÉPARATOIRE A L'INTERMÉDIAIRE

Nous choisissons de préférence la variante où le C est obligé d'agir immédiatement. C'est à-dire lorsque le Roi noir est à 5e F R.

DIAGRAMME F.

NOIRS.



Blancs. Noirs.

1 F 6e R 1 R 6e F 2 C 3e F D 2 R 5e F 3 C 2e R, échec 3 R 4e C. Si: 3 R 6e F 4 R 3e D forçant la position finale décisive. 4 R 5e R. Si: 4 R 5e T 5 R 5e F R. L. si: 5 R 6e T 6 R 5e C, échec, forçant la position finale. 5 C 4e D 5 R 4e C 6 C 3e F R, échec 6 R 3e C 7 R 6e D 7 R 3e F 8 R 7e D 8 R 2e C 9 R 7e R 9 R 3e C 10 F 7e D 10 R 4e T 11 R 6e F 11 R 3e T 12 F 8e R, position intermédiaire.

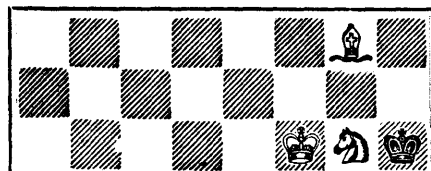
III.—TRAJET DE L'INTERMÉDIAIRE A LA FINALE DÉCISIVE

13 C 5e R 13 R 2e T 14 C 6e C R 14 R 3e T 15 F 7e F R 15 R 3e T 16 F 2e C R, position finale décisive, efficace dans toutes les régions de l'échiquier (diag. G). Il faut bien s'en pénétrer.

IV.—TRAJET DE LA POSITION FINALE DÉCISIVE AU MAT

DIAGRAMME G.

NOIRS.



Blancs. Noirs. (A)

17 C 5e R 17 R 4e T 18 R 5e F 17 R 5e T (A) 19 C 4e C R 18 R 6e C 20 F 4e F D 20 R 6e F 21 F 2e R 21 R 5e T 22 C 5e R 22 R 6e C 23 C 3e D 23 R 5e T 24 R 4e F 24 R 6e T 25 C 1er R 25 R 5e T 26 C 2e C R, échec 26 R 6e T 27 R 3e F 27 R 7e T 28 C 4e F R 28 R 8e C 29 R 3e C 29 R 8e T 30 F 3e D 30 R 8e C

31 C 3e T R, échec 31 R 8e T 32 F mat.

(A)

18 C 4e C R, échec 17 R 3e T 19 R 5e F 18 R 4e T 20 R 4e F 20 R 4e T 21 F 7e F R, échec 21 R 5e T 22 F 6e C R 22 R 6e T 23 C 3e R même stratégie. 23 R 7e T 24 R 3e F 24 R 6e T 25 C 2e C R 25 R 7e T 26 R 2e F, et mat en 5

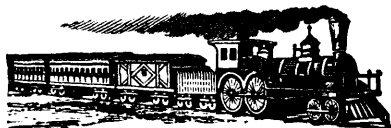
NOTA.—Nous ne croyons pas devoir examiner toutes les petites variantes qui se présentent à partir de la position préparatoire; nous les avons analysées dans le plus grand détail; les unes conduisent à la position intermédiaire, et de là au mat; d'autres, assez nombreuses, mènent directement au mat.

Solution du problème No. 225.

Blancs. Noirs. 1 D 1er T D 1 1 2 Mat selon le coup des Noirs.

Solution du problème No. 226.

Blancs. Noirs. 1 T 6e T D 1 1 2 Mat selon le coup des Noirs.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUILLET 1880, les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows: Départ de Hochelaga pour Hull, Arrivée à Hull, Départ de Hull pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga, Départ de Hochelaga pour Québec, Arrivée à Québec, Départ de Québec pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga, Départ de Hochelaga pour St. Jérôme, Arrivée à St. Jérôme, Départ de St. Jérôme pour Hochelaga, Arrivée à Hochelaga.

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place-d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal. Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis, Québec.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives. 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charrettes pour le déblayage de la voie. 2 charrettes à neige. 2 charrettes en saillie. 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARCH prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soumissionnaire recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER JOUR de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. F. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SERRUE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc. Le Fer Bravais fort liquide en gouttes concentrées est le seul exempt de tout acide; il n'a ni goût, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois. Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (pres l'Opéra), et toutes Pharmacies. Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre. Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement. A Montréal: MM. LAVIOLETTE & NELSON.

Chemin de Fer du Pacifique Canadien. Soumissions pour matériel roulant. Le temps pour la réception des soumissions pour matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien, prolongé de plus de quatre mois, est prolongé jusqu'au DEUX AOÛT. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 23 juin 1880.

VÉRITÉS. Les AMERS DE HOUBLON sont les Amers les plus purs et les meilleurs qui aient jamais été faits. Ils sont composés d'extraits de Houblon, de Bochn, de Mandragore et de Dents-de-lion — les médecines les plus anciennes, les meilleures et les plus précieuses du monde, contiennent les propriétés curatives de tous les autres Amers, étant le plus grand Purificateur du Sang et Régulateur du Foie, et le meilleur moyen sur terre d'obtenir la santé et la vie. Il est de toute impossibilité qu'une maladie existe longtemps lorsqu'on fait usage de ces Amers, leur manière d'opérer est tellement parfaite et variée. Ils donnent une nouvelle vie et une nouvelle vigueur aux vieillards et aux infirmes. A tous ceux à qui leur emploi est cause d'irrégularité des intestins ou des organes ordinaires, ou qui ont besoin d'exercer leur appétit d'un tonique doux et stimulant, ces Amers sont inestimables, étant à un haut degré, nutritifs, toniques et stimulants, sans être enivants. Quelques soient les symptômes ou les souffrances, la maladie ou l'indisposition, faites usages des AMERS DE HOUBLON. N'attendez pas que vous soyez malade, mais dès que vous vous sentez indisposé ou mal à l'aise, prenez immédiatement des Amers. Cela peut sauver votre vie. Des centaines ont été sauvés comme cela. \$500 seront payés dans n'importe quel cas où ils n'auront pas guéri ou soulagé. Ne souffrez donc pas vous-même et ne laissez pas vos amis souffrir, mais servez-vous et faites leur prendre les AMERS DE HOUBLON. Souvenez-vous que les AMERS DE HOUBLON ne sont pas une de ces basses, viles et enivrantes panacées, mais la meilleure et la plus pure médecine qui ait jamais été découverte; "L'AMI ET L'ESPOIR DE L'INVALIDE." Aucune personne ou aucune famille ne devrait s'en passer. Essayez les AMERS dès aujourd'hui. En vente chez tous les droguistes.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epicier respectables. 20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts. — Cts. de Cartes NAS-SAC, Nassau, N.-Y.

BOTANIQUE. "Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AVIS! The Scientific Canadian AND PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la Famille, des deux sexes. TELLE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLAGE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES. THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDÉ. PHOTO-ELECTROTYPE. La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY, a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché. ESSAYEZ-LE!

AU CLERGE. LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE. Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal. M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).